

Un Mort plutôt collant (nouvelle fantastique)

Un locataire dont l'inertie m'interdisait d'exiger de lui qu'il s'en aille...

Toute l'affaire commença ce 16 octobre 1992. Pour être plus précis, à 12 heures, heure à laquelle je regardai ce fichu coucou. Coucou dont l'enrouement s'obstinait à le faire remarquer (le souvenir d'une chute sur le carrelage, suite à une cheville défaillante). Il ferait encore chaud, et le ruisseau, qui coulait sous mes fenêtres, de languide, se dirigeait tout droit vers l'assèchement. Un été de la Saint Martin aurait sa peau, c'était certain, si une averse ne venait pas lui redonner vie un de ces tout prochains jours. Sont des instants où l'on sent un complot se tramer. Pourtant, une aube ensoleillée, une chaleur lourde, et puis cette brume qui s'était installée la nuit au-dessus des flaques endormies du ruisseau, puis qui s'était promptement dissipée aux premiers rayons de soleil, étaient plutôt de bons signes pour une averse à venir. Vers les onze heures, la touffeur s'était faite pesante, présageant un orage salvateur ; le maigrelet cours d'eau aurait son sursis et mes appréhensions n'étaient dues qu'à un injustifié vague à l'âme d'écrivain...

Vers les dix heures, le soleil se voila, puis le ciel se chargea de nuages ; il pleuvrait avant le soir. D'abord blanches, puis grises, ces nuées avaient définitivement quitté leur bleuté sur le coup des onze et trente minutes. Pourtant, elles continuèrent à s'amasser : un plafond dont les caractéristiques permettaient au dernier des profanes -le plus ignare- de prédire, non seulement que la pluie ne patienterait pas jusqu'au soir, mais aussi, qu'il y aurait bel orage.

À 13 heures et 30 minutes, tout justement marqués par les deux salves obstinées des « coucou-coucou » enroués de la pendule, les premières gouttes chutèrent lourdement sur la table et les chaises du balcon. À trente et une, un tapis de ronds glauques parsemait la surface des flaques du ruisseau. À trente-deux, le crépitement s'accéléra, créant un curieux bruit sur l'immobile paysage, en percutant les feuilles des arbres, les tuiles des toits, et, en général, tout ce qui faisait obstacle. À 13 heures et 43 minutes, le martèlement s'était déjà mué en dégringolade. Et à 13 heures 45 minutes, de sombre, le ciel était devenu obscur. L'orage gronda les avertissements d'une déclaration de guerre vraiment sérieuse.

Il est rare d'avoir été donné à voir un ciel aussi couvert : il n'y en avait plus ! En quelques instants, la cataracte s'écroula d'un plafond diffusant une lueur crépusculaire. Une terrifiante suite d'éclatements roula sur la vallée comme en échos. Puis, un claquement brutal, sur la colline, en face, à quelques centaines de mètres, signifia que si il y avait eu « avertissements », ce serait le dernier. Les heures qui s'ensuivirent allaient confirmer que le Hasard avait pointé son inflexible index sur « ce jour-là ».

Le ruisseau, lui, réjouit, frémissant sous une brise naissante qui prenait force, en profita pour se donner un peu d'élan. Les premières feuilles, hachées par des gouttes

brutales, passèrent au fil de l'eau. Une odeur d'eau, presque oubliée l'été, monta progressivement du paysage.

Il n'était pas encore 14 heures que le mince filet d'eau avait retrouvé de sa jeunesse. Il fut 14 heures lorsque la pluie se déchaîna, donnant une vérité à l'expression « rideau » de pluie. Je fermai mes fenêtres et, un peu ahuri, regardai la rivière retrouver ses berges. Il ne lui fallut pas un quart d'heure pour en reprendre possession. Puis de se hausser d'un mètre au-dessus. Puis deux... Puis trois...

Aucun doute, c'était l'orage du siècle !

Trois quarts d'heure plus tard, c'était la crue du siècle : le niveau de la rivière montait toujours. Dans les minutes qui suivirent, c'était déjà devenu l'inondation du siècle. Mais, à 16 heures trente, la crue, de centennale, était devenue catastrophe du siècle.

Comment peut-on prendre conscience que l'on vit un moment historique, c'est bien difficile et hasardeux. Sur l'instant, on manque d'éléments de référence. Quand la rivière, qui passe au ras du mur d'assise de votre maison, a monté de deux mètres ? De trois mètres ? Où se situe la limite entre inondation et catastrophe ? Entre orage et furie dévastatrice ? Quand l'eau, montée maintenant de cinq mètres, défile au ras des fenêtres de vos sous-sol ? Que les troncs d'arbres se heurtent à soixante-dix kilomètres à l'heure et viennent fracasser vos vénérables volets ? Ou bien, quand le courant monte toujours, qu'il s'approche des fenêtres de votre rez-de-chaussée et qu'une cuve à mazout, arrachée de ses scellements de quelque maison en amont, labourent votre façade ? Quand des voitures tournoient dans les remous ? Que des morceaux de caravanes écrasées passent, ballottés, emportés par un brutal courant de boue noirâtre ?

Il faut savoir donner une valeur aux mots : vous vivez un cataclysme quand il ne vous reste plus que quelques instants pour vous saisir du premier sac venu à portée de votre main, que vous y introduisez de vive force papiers et vêtements, et que vous vous sauvez dehors, de l'eau jusqu'à mi-cuisses, glissant et dérapant, n'espérant plus que du point le plus haut du village.

Oui, car lorsque votre ruisseau rachitique s'est transformé en fleuve torrentueux de gadoue puante, emportant jusqu'aux plus indéfinissables des objets, aux plus volumineux, que les premiers bouillons éclaboussent les fenêtres de votre appartement, eh bien, ce n'est plus une « crue ». Quand vous ne disposez plus que de quelques minutes pour vous enfuir, c'est une « catastrophe ». Sinon le « phénomène météorologique » devient votre ultime noyade dans un concert de roches roulées sur le fond percutant les murs en de sinistres bruits. Quand ces bruits enflent, que les coups deviennent de bouterolle, dont tout indique qu'ils marquent l'écroulement de votre maison, le phénomène implique une nouvelle bordée de qualificatifs. Pour faire simple : une « catastrophe-du-siècle », c'est l'instant où l'on s'enfuit.

Ce n'est qu'une présentation superficielle et fragmentaire du phénomène, beaucoup d'éléments me manquaient pour une estimation un tant soit peu exacte du qualificatif approprié, à ce moment-là. Je n'avais pas encore de renseignements sur les pierres tombales du cimetière déplacées, poussées, basculées, ni sur le tablier et les piles du pont emportés, ni d'informations concernant de gens réfugiés sur des toits pendant les heures entières qui s'ensuivirent. Les rigoles pluviales transformées en torrents, les bois-versants rasés, bref, ces données qui situent que la catastrophe du siècle que vous vivez pourrait bien être la catastrophe du millénaire.

Pour ma part, et à ce moment-là, j'en avais assez vu et entendu et, il était grand temps de déguerpir de cette habitation ! Cette eau qui n'arrêtait pas de monter, ce courant qui ne cessait de s'accélérer, tout ce fracas, cette vision d'apocalypse, tout

conseillait de prendre les jambes à son cou. Mes yeux, mes oreilles, mon esprit étaient saturés de cette démente des éléments ; je me suis dit : courage, fuyons !

Le lendemain, la marée de gadoue en furie s'était calmée. L'aspect des environs admit que si ce n'était pas la catastrophe du millénaire, c'était uniquement parce que les archives du canton ne remontaient pas au-delà de 1730. Une douce plaisanterie : l'eau n'avait monté « que » de 10 pieds. Nous avons fait nettement mieux : 28 pieds !

Mais ma vénérable maison, aux fondations antiques, avait résisté...

**

Si je raconte ces heures, c'est uniquement pour expliquer que j'aurais pu faire sa connaissance ce jour-là. Si je ne m'étais pas sauvé si vite, j'aurais pu « le » croiser. Ou, pour le moins, de visu, apercevoir un quelconque indice.

Le lendemain, la rivière, sevrée de nuages, avait regagné son lit. Le surlendemain, apaisée, elle était retournée à ses flaques. Seule la dévastation subsistait. Nous, les rescapés, encore étonnés de revoir leur maison à la même place et debout, n'en revenions pas de surprise.

Mais les mètres de vase dans mes sous-sol étaient là et bien là. Machinalement, mécaniquement, chacun repassa par ses fenêtres pulvérisées, pelletées après pelletées, les mètres cube de vase encore mouillée. J'imitai les autres. Peut-être qu'eux m'imitaient également. Chacun imitant chacun, nous n'avions plus qu'à tenter de nettoyer l'insane cadeau que la crue nous avait offert. Pour moi : un bon mètre de gadoue dans les trois salles voûtées du sous-sol.

Nous pelletâmes des journées entières. Peut-être des semaines. Il me semble : des mois. Il me faudrait un calendrier pour y retrouver des repères fiables. Nous étions, tous, un peu sonnés. Après la pelle, l'eau sous pression a libéré les vieux murs de leur gangue de limon crapoteux. Une toilette minimum. J'avais seulement flanché devant le réduit qui abritait le vieux puit gallo-romain, censé récupérer l'eau d'une petite source (perdue depuis) : moi, j'étais saturé aussi ! Le plus gros étant fait, un maçon pouvait venir et refaire mon rez-de-chaussée défoncé, ce puit attendrait. Le laisser se dessécher était sage. Qu'est-ce qu'une année après un tel événement ?! Une seconde ou une année, tout est affaire d'appréciation. Lambiner sur ce nettoyage retarderait d'autant la venue du maçon et l'ordre des priorités coulait de source. (Eh oui, car il fallait bien s'essayer à plaisanter !)

Un an plus tard, mon logement n'était plus le témoignage d'une catastrophe, mais redevenu habitable. Une seconde année passa. Et, au printemps 95, les images atténuées dans mon crâne et mon odorat sur ses gardes, j'attaquai enfin le contenu de ces deux mètres cube de cette sorte d'archaïque citerne ; j'étais résolu à vendre cette maison, je ne pouvais décemment pas laisser ce trou infect en l'état, il risquait de faire fuir un éventuel client si je tombais sur un curieux assez téméraire pour se hasarder dans ce recoin des fins fonds de la maison.

Les outils rendus à pied d'œuvre, un matin, une pile de poche posée sur le large rebord, j'enjambai la margelle pour curer le réceptacle où s'étaient entassés les souvenirs pourris et -maintenant- desséchés de cette crue. Au troisième coup de pioche, c'est là que je fis sa connaissance. Piochant, pelletant, remplissant poubelle après poubelles, de gravier sale, de pierres, de vêtements (venus peut-être d'un village en amont situé à cinq kilomètres de là), arrachant plastiques, ferrailles et bois, peinant, tout prêt à renoncer devant cette épaisseur d'immondices enchevêtrés dans une boue desséchée, c'est là que je « Le » rencontrai. Ce fut la lueur de la lampe qui

m'informa que la crue m'avait laissé un encombrant souvenir : un crâne humain, verdâtre, cireux, luisant, vidé de ses yeux, encore pourvu de quelques cheveux genre filasse défraîchie ayant poussés dans un désordre qui aurait fait pâlir d'envie n'importe quelle vedette du « hard-gothique ». Et ce crâne avait hoché la tête sous mon coup de pelle...

Un tremblement accompagna mon brusque bond hors de la maçonnerie. Je venais de côtoyer un mort !

J'étais dans de beaux draps. Vendre une maison hébergeant un second occupant, clandestin, pourvu d'une inertie m'interdisant d'exiger de lui un départ immédiat, compliquait singulièrement ma situation. Un acheteur intéressé, méticuleux, prudent, pouvait pousser le vice jusqu'à vouloir visiter ce recoin de sous sol et, de la boue passe encore !

Si seulement j'avais pu y mettre un peu moins d'énergie depuis le matin, mais j'avais arraché un bon mètre de détrit. On est bien mal récompensé de son courage. Mais c'était fait. Et puis, j'avais déjà remonté huit poubelles, pleines à ras bord, elles étaient alignées, là-haut, sur le trottoir, prêtes à être chargées dans une camionnette louée...

Quelle déveine ! Certainement, les dix curieux patentés du village avaient déjà dû faire un exact recensement des choses remontées, soupeser du regard les provenances, établir un chiffrage des coûts de revient, repérer éventuellement ce qui serait récupérable (dans mon dos) à la décharge, il était hors de question de les redescendre pour les soustraire à leurs vues trop perçantes. C'était trop tard pour stopper ce que j'avais entrepris.

Ne pas sous-estimer l'acuité des yeux semblant perdus dans le vague des autochtone : on savait que je nettoyait mon puits, on avait compté les poubelles remontées, on s'en était approché pour quelque recoupement avec les informations du lendemain de la crue, on en avait fait un inventaire qualitatif et estimatif, donc l'évènement avait -déjà- fait le tour du canton, et, encore plus sûrement, celui du département...

J'étais fait ! Sait-on que, consécutivement à cette inondation, chaque semaine qui passait avait vu son lot de découvertes d'ossements, retrouvés quelques fois dans une fourche d'arbre, à dix mètres de hauteur, et que chacun avait été motif à déclarations en préfecture et gendarmerie, les quinze formulaires dûment remplis et frappés des tampons modèles 12 bis et 14 ter, le tout accompagné de sommes rondettes, quelques fois pour un simple fragment de fémur ? Non, on ne le sait pas. Mais, moi, avec ce crâne, j'en n'avais pas fini. On était même bien capables de m'envoyer les experts du Musée Tarteption pour savoir si mon mort ne datait pas du Déluge.

Et puis, qui irait acheter une maison où l'on avait trouvé un cadavre ! Même, pourquoi pas, aussi parfaitement honnête et respectable que son propriétaire ? Personne ! Car il ne fallait pas spéculer sur le silence des spectateurs qui, présentement, lorgnaient et détaillaient le contenu de mes poubelles. Ils se chargeraient de prévenir la Presse, de sonner le tocsin, de rameuter toute la gente Administrative et Judiciaire, d'écrire à leurs oncles et tantes pour leur communiquer la nouvelle, prouver qu'ils avaient été là, à l'instant où le premier os... Non, il ne fallait pas espérer cette discrétion tant souhaitée. Il fallait biffer cette chance insensée et impossible : tout le monde saurait qu'un macchabée avait été retrouvé dans cette maison, là-bas, dans un vieux puit, et que... peut-être... sans être mauvaise langue, mon brave monsieur... peut-être...

Je devais me débarrasser de ce mort. L'escamoter. Le recouvrir ou... l'emporter loin.

Comment ?

L'idée était à creuser. Et il était non moins urgent d'arrêter de creuser, de cacher ma découverte. Éventuellement, redescendre une poubelle pour recouvrir tout ? Non ! C'était impossible. Totalement imprudent : refaire un travail deux fois aurait traumatisé le Village dans son entier et éveiller d'indicibles et irascibles soupçons.

Plantant là mes outils, je suis remonté prendre quelques bouffées d'air pur et tenter de réfléchir. Après quelques instants passés sur mon trottoir, prenant l'air absent de l'épuisé, mais de celui qui n'en a pas fini, j'ai tenté de fixer le nouveau départ d'un temps où ce crâne n'aurait pas existé. Impossible. Évidemment, la vision refusait obstinément de s'effacer. Il allait me falloir affronter cette découverte.

Alors je suis redescendu vers mon ossuaire au petit pied...

*

« Il » était encore là. Ouf !, on ne me l'avait pas confisqué à fin de preuve de « recel de cadavre ». Fébrilement, avec une précipitation mal dominée, j'ai reversé le contenu d'une salvatrice poubelle sur mon locataire. Après tout, c'était à lui, tous ces trucs pourris, il s'en était servi pour se cacher pendant plus de deux ans ! Ensuite, je suis remonté, tout essoufflé, chez moi, au-dessus, au rez-de-chaussée, bien résolu à faire le point.

Résolution inepte s'il en fut me rappelèrent mes narines : je n'avais pas tenu compte de l'ordre des priorités. Une odeur m'avait poursuivi ! Alors, j'ai couru sous la douche et, à copieuses rasades, j'ai vidé le flacon de gel douche dans une paume. Puis j'en ai entamé un second, frottant comme un fou... Puis inquiet d'un troisième...

Faut-il toujours se soucier plus de l'extérieur que de l'intérieur, car, seulement après, j'ai pu réfléchir conséquemment. Ramener de la terre nouvelle en prétextant une brusque envie de culture de chicons d'endives ? Offrir une sépulture officielle à mon mort avec tous les tracasseries qui s'ensuivraient ? Couler du béton, jusqu'au ras bord de ce puit, mais avec du sable que je ramènerais, patiemment, discrètement, secrètement, sac après sac, dans mes poches ?

Plusieurs options, donc. Absurdes, soit, mais plusieurs. Et rien ne m'interdisait d'en imaginer d'autres, même si leur réalisation relevait d'un patent et égal irréalisme. Mais je comptabilisais déjà une victoire sur l'odeur tenace du puit, pourquoi abdiquer si rapidement : tout compte ne peut pas avoir que des débits, il y aurait solution, cette première victoire en était la preuve.

Cependant, ma journée était finie, c'était un fait. Demain porterait conseil, il s'agissait de s'en convaincre. Alors, fort de ce mental statu quo, j'ai bu cafés sur cafés jusqu'au soir tard, puis suis parti me coucher.

Saint Saëns accompagnait encore de ses maléfiques cliquetis mes efforts de la journée quand je me suis endormi. L'incident ne survint que la nuit, alors que je me retournai dans mon lit, pour la deux millièmes fois. Dans mon demi sommeil, une lueur fantomatique se promenait sur le mur, juste en face de moi... Un « tag » de facture archaïque, pour le moins.

Avais-je donc oublié d'éteindre ma lampe de chevet ? Non. Non, c'était Lui ! C'était bien « mon » crâne, toujours aussi chenu, garni d'un reliquat de crins, qui se dessinait en relief sur le papier peint...

J'en étais à me demander si le choc psychologique de cette fin de journée m'avait traumatisé, au point de « le » voir prendre corps (même décharné) plusieurs heures après sa rencontre, quand il n'y eut plus de doute : une voix, pourvue d'un fort accent yankee, fut émise par l'agencement ectoplasmique d'os :

- Tu ne rêves pas, c'est bien moi.
- Hein ?
- Tu sais que tu ne dors pas. C'est moi : ton voisin du dessous.
- Je ne crois pas aux fantômes, remuer cette saleté de puits a du dégager des gaz délétères.
- Quelle saloperie ? Parles-tu de moi ?
- Si je me rendors, ça ira mieux demain.
- Je serai encore là demain ! Afflicted ... Bientôt deux ans.
- Bien ! Je vais avaler deux litres de lait, paraît-il qu'il n'y a rien de plus efficace pour combattre les empoisonnements...
- Lait ou whisky, je serai encore là demain !
- Parfait... Un bon mètre de terre là-dessus !
- Mais je serai toujours là.
- Oui ! Mais de la terre et une bonne couche de béton feront l'affaire.
- Têtu... Je te dis que je serai toujours là !
- Mais enfoui ! Et la maison sera vendue ! Partie !
- Non. Je serai toujours là, dans ta vie. D'autant que, Toi, tu me plais.
- Je n'en doute pas, mais je n'en ai pas autant à ton endroit.
- Dommage... Il faudra pourtant t'habituer à moi, maintenant que tu m'as vu au jour.
- Une ampoule pour une pile de quatre volts cinq, tu plaisantes !
- Ça a suffi pour que tu me voies, tu m'as réveillé. Nous pouvons parler ensemble.
- Les morts on les enterre, et l'on ne les entend plus !
- Parce qu'ils se sont laissé enterrer : je suis un cas différent.
- Tu serais une espèce de mort à part, non répertoriée, alors ?
- En quelque sorte.
- Pourquoi donc ? Parce que tu as un accent américain ?
- Ne mélange pas tout ! Je suis une espèce à part dans la mesure où je n'étais pas un enterré, où je ne souhaitais pas être un enterré, et surtout, et aussi, parce que tu m'as découvert et regardé.
- Ça m'apprendra à avoir voulu curer ce puit. À la prochaine inondation, le prochain puit restera comme il sera : bouché !
- Tu feras comme tu voudras. Mais, aujourd'hui, je suis là et réveillé.
- C'était une erreur. Je t'accorde le privilège de te rendormir !
- Impossible.
- Laisse-toi t'enterrer, fais un bon geste ! On ne sera jamais assez admiratif devant l'exquise politesse française : on a retrouvé des dizaines de morceaux de squelettes et aucun mort n'est revenu pour tourmenter ceux qui les avaient trouvés, retiens au moins cette leçon.
- Qu'en sais-tu ? Mais peu importe, moi, je veux communiquer avec toi. D'ailleurs, c'est plus fort que moi, puisque je lis dans tes pensées. C'est comme ça.
- Je vais boire deux litres de lait... À quel titre, au fait, cet attachement ?
- J'adore la France. Je veux la visiter, je t'accompagnerai partout.

- ... des élucubrations dignes de germer dans un cerveau d'écrivain. Un écrivain qui s'est escrimé et épuisé toute une journée à creuser dans un puit de terre pourri de miasmes... J'oublierai cette idée, sois-en persuadé !
- Quelle obstination ! Me nier ne te mènera nulle part ! Tu m'as réveillé, alors, maintenant, j'existe. Et tu vas me faire visiter cette magnifique région.
- Tu parlerais bien le français, pour... un américain.
- J'ai étudié le français, je savais que je viendrai un jour.
- Tu savais que tu viendrais dans ce puit, c'est évident. Et puis ?
- Mais non ! Pas dans ce puit ! Mais je savais que je viendrais en France. Mon job... Mais aussi mon souhait : je voulais visiter cette région.
- Alors qui es-tu, puisque tu insistes ?
- Ah, enfin ! Je suis John Venson Junior. De Baltimore.
- Et que fabriquais-tu dans ce coin des Corbières, dis-le moi ? Allez !
- J'étais à Paris pour une affaire, mon père m'avait confié un job. Ma première mission vraiment sérieuse. Ma famille détient 49% dans une société, à Paris. « Chic-Paris » elle s'appelle. Elle marche bien mais ne rapporte pas assez. En tant qu'actionnaire prépondérant je devais essayer de racheter les 2% d'actions libres. Une fois appropriées, nous devenions majoritaires. Nous prenions des mesures qui la rendaient bancal, puis en faillite, ensuite nous la rachetions à bas prix, deux ans plus tard, par le biais d'une autre de nos sociétés. Une bonne opération. Et j'ai pu récupérer ces deux pour cent.
- Sale boulot...
- Ah bon ? Cependant le Père n'aurait pas rigolé si j'avais échoué. Il aime bien la France aussi, mais, lui, c'est plutôt sous forme de friandise. Ah, ah, ah !
- Tu me dégoûtes !
- J'ai trouvé un vendeur pour obtenir ces cinquante et un pour cent fatidiques et, dès la fin de la dernière réunion de travail, ma mission était terminée. J'ai changé deux mille dollars, j'ai sauté dans un train et, hop !, je suis arrivé à Carcassonne. Il y avait un autre train, qui desservait l'arrière pays, alors je l'ai pris. Je suis arrivé dans une toute petite gare, j'ai acheté une couverture, et puis j'ai marché. Voilà pourquoi je suis ici, chez toi !
- Si j'écrivais une telle ineptie dans une de mes histoires, j'aurais la honte de ma vie. Trouve autre chose !
- C'est vrai ! Dans ce bourg, à la sortie de la gare, il y avait des indiens qui chantaient, qui jouaient de la flûte et qui dansaient sur une place de marché, alors je leur ai acheté une couverture. Des indiens vivants, te rends-tu compte, j'ignorais qu'il en restait ! Comment avez-vous fait pour les récupérer, ceux-là ?! Après j'ai quitté cette place de marché. J'ai suivi une rivière sur quelques kilomètres, ensuite elle se partageait en deux ruisseaux, un à gauche et l'autre à droite. Ma famille m'a enseigné qu'il fallait toujours choisir la droite, alors je suis parti par-là. J'ai encore marché, j'ai encore traversé un village, mais j'étais très fatigué. Je me suis enroulé dans la couverture, au bord d'une rivière, et puis je me suis endormi. Quand je me suis éveillé il y avait de l'eau partout autour de moi. J'ai essayé de partir, mais j'ai posé le pied dans un trou et le courant m'a emporté. Ainsi je me suis noyé.
- Belle imagination pour un mort ! L'inconvénient est que si je prenais des notes ce serait du temps de perdu, je ne peux pas écrire ça dans une aventure, c'est imbuvable.
- Je ne comprends de cette aventure à laquelle tu réfléchis. Moi, je te dis ce qui m'est arrivé. Et maintenant je suis là, et toi tu vas pouvoir me faire visiter la région. Si tu prends la peine de réfléchir lentement et clairement, note, je te comprendrai assez

bien car je possède de bonnes bases de la langue française. Des explications simples, claires... Ce sera pratique lors de toutes ces promenades !

- Ça vaut largement un guide, c'est sûr. Tu parles bien le français pour un mort américain, dis-donc !

- Je t'ai déjà expliqué.

- Et si tu répétais ? Des fois, à la relecture, les inepties sautent aux yeux.

- Je marchais, j'ai traversé un village, j'étais ko. Alors j'ai trouvé un coin tranquille au bord de l'eau et je me suis endormi.

- Et ?

- Et quand je me suis éveillé, j'étais dans l'eau ! Il pleuvait ! J'ai essayé de m'enfuir mais la rivière était partout. Le courant m'a emporté. J'ai essayé de nager et... je me suis noyé.

- Bravo, c'est logique ! Ensuite ?

- L'eau était en moi, je suis devenu la rivière, et je me suis retrouvé planant à cinquante pieds au-dessus de mon corps. C'est vrai, sais-tu, que l'on se voit quand on est mort !

- Je n'en doutais pas. Ensuite ?

- Il était emporté, il se cognait partout. Les tourbillons me le prenaient et me le rendaient. Quand il était au fond, il scintillait, je ne l'ai pas perdu de vue un seul instant. Je ne sentais rien, pourtant la violence de cette eau faisait peur car je me heurtais partout. Il est resté coincé un moment sous un rocher énorme et puis il est reparti. Il était dans un état pitoyable, ça me faisait de la peine.

- L'histoire se tient... Il faudra classer ça dans le genre : « Fantastique ».

- Tu ne me crois pas ? Je t'assure que je me voyais flotter, tourner, projeter, de-ci, de-là. Un moment il est passé sur des jardins, c'était très impressionnant !

- En cas d'inondation, passer sur les collines des environs aurait été plus surprenant. Et ensuite ?

- Plus loin, il est passé sur un cimetière, je voyais distinctement des tombes et des croix. Tout était sens dessus dessous. Des murs rasés, des pierres tombales... Tout ! J'ai rencontré d'autres types qui suivaient leurs cercueils fracassés. Ce n'était vraiment pas très beau à voir.

- Je veux bien te croire sur leur aspect négligé. Sûr ! Ensuite, ils sont retournés à la gare ?

- Qui ?

- Ces promeneurs ?

- Tu ne me crois toujours pas ?!

- Mais si ! Vous ont-ils donné leurs noms de famille ces badauds ?

- Un seul. Je m'en souviens très bien : Joseph Escardel. Son cercueil s'était ouvert, et puis il s'est partagé en mille morceaux en frappant une pile de pont. Et sur ce pont, un type filmait le courant. Son film doit être raté, s'il n'a pas mis la bonne ouverture de diaphragme, tellement il faisait sombre. Mais –lui-, Escardel, a vu sa cage thoracique défoncée et ne la quittait pas des yeux. C'est là que nous nous sommes croisés. Il m'a dit son nom : Joseph Escardel, né en 1870 à Narbonne, décédé en 1917, et enterré ici, chez lui, dans ce village. Mais j'ai su qu'il aurait pu mourir à la guerre un an plus tôt car, sur le front, il avait été gazé dans une tranchée...

- Oh oui ! Même qu'il s'occupait d'un clapier avec douze lapins et demi avant de partir pour la guerre !

- Au lieu de te moquer de moi, tu feras mieux de vérifier que ce nom existe, dans les archives de la Commune. Vérifie-le ! Cela t'édifiera sur la santé de mon esprit.

- C'est une idée très intéressante, j'irai demain. Si tu me laisses dormir quelques heures ! Pour le cas où ce ne serait pas trop te demander... ?
- C'est toi qui est énervé, pas moi. Ok, je disparaissais.
- C'est ça, à demain !
- Promis ?
- Si je récapitule, tu n'as pas attendu mon accord pour venir me déranger dans ma chambre, n'est-ce pas... ?
- Non... Mais je préférerais une communion plus amicale. Une franche coopération.
- Certainement. Ça se comprend, note ! J'y réfléchirai. Je ne te demande pas si tu connais mon nom ?!
- Ben non, puisque tu mettrais en doute ton propre état mental. Et ça ne te prouverait rien.
- Logique... Eh bien, à demain, donc. Bye !
- À demain !

Le lendemain matin, je partis à la Mairie, convaincu que je tenais là une idée de nouvelle fantastique. Il me suffirait de relever quelques noms que je déformerais, et aussi de quelques dates, assaisonné de recoupements fabriqués, le tout pour échafauder le squelette d'une histoire et, le tour serait joué. Seulement, voilà, je n'aurais pas dû y aller, à cette Mairie...

Chemin faisant, me revenait en mémoire les sujets de conversations, des jours suivant la catastrophe, qu'un fait était survenu : certains avaient évoqué le passage, dans la rue principale du village, dans la matinée du déluge, d'un type curieux, costumé « trois-pièces », avec un badge accroché au revers, chaussé de chaussures plein cuir, et, sous le bras, une couverture bariolée de couleurs vives. L'homme, soi disant, dès la sortie du village, avait piqué vers la rivière, puis disparu. Des campeurs avaient évoqué ce passage, mais eux, ayant vu tout leur matériel emporté, tente et voiture compris, ils avaient bien eu d'autres soucis que de se préoccuper d'un passant, dont le souvenir exact, par ailleurs, ne pouvait qu'être balayé par leur propre désastre. Faire une recherche sur un hypothétique inconnu de passage, l'on avait eu bien d'autres soucis ! Des soucis exigeant, eux, des solutions immédiates...

Mes pas ralentissaient au fur et à mesure que cette réminiscence se précisait...

Tous comptes faits, je pouvais agencer mon récit en y introduisant un inconnu... ? Et, pourquoi pas : un Anglais ? Ou un Américain... ? Quoique qu'un Anglais de passage était une base plus plausible... C'était à étudier de plus près. Oui, un homme de passage : un Anglais... Et, pourquoi pas, l'affubler du nom de John Venson ? En trouver un autre aurait été plus présentable, mon cerveau ne s'était pas fatigué en fabriquant celui-là. J'avais tout mon temps pour en dénicher un plus évocateur, plus titillant... Les idées de récit commencent ainsi et j'en avais l'ossature, c'était l'essentiel, mon histoire prendrait corps au fil du récit.

Cette inondation avait-elle réellement perturbé mon « moi » plus gravement que je ne l'avais supposé pour déclencher cette idée de récit ? Ce traumatisme avait-il eu des répercussions sur mon « sur-moi » ? Remuer cette gadoue avait libéré des vapeurs délétères et ravivé des sensations enfouies... Oui, ce choc avait agité la petite bosse de l'écrivain enkystée à ce niveau de l'inconscient, puis déclenché l'envie d'écrire une histoire : rien d'autre qu'une suite logique. Un instant de réflexion avait suffi sur l'intérêt d'écrire pour me libérer de ce souvenir incrusté. Alors, pourquoi ne pas traiter ce sujet et utiliser ce personnage, ô combien virtuel, pour dédramatiser cette séquence de ma vie ? Une très bonne thérapie. Une histoire,

partant de cette virtualité de fantôme imaginé, pourquoi pas ? Un avatar symbolisant tous ces mois passés, c'était une bonne idée... Mais il fallait aller au-delà, analyser son inexistence et, partant, élaborer un processus qui, pas à pas, remettrait tout en place dans mon crâne en démontrant l'absurdité de la thèse...

Voilà ! J'allais utiliser ce personnage virtuel, inventé à mon esprit défendant par mon cerveau, pour démontrer son inexistence.

- *Virtuel, si tu veux, mais quant à son inexistence... Quand même, si tu le peux, pense moins fort !*

L'ennui était, qu'en fait de corps, j'avais trouvé un crâne. Et que j'étais en route pour vérifier à la Mairie un nom inconnu... Mais dans la demi heure qui suivit, ma contrariété se mua en une angoisse sournoise : un Joseph Escardel, décédé en 1916 à l'hôpital de Narbonne, avait bel et bien été inhumé dans le caveau familial, nanti d'une médaille militaire chèrement payée sur les hauteurs des Ardennes. C'était gênant. Mais mon cerveau, que je considérais encore en bon état de marche, pouvait -fort bien-, un jour d'errance au travers de ce cimetière, dans l'alignement des tombes, avoir retenu inconsciemment ce nom... Rien ne prouvait rien. C'était dérangent, dans la mesure où mes cellules grises me jouaient des tours ou s'y essayaient, mais rien de plus. À l'avenir, il faudrait m'en méfier, c'est tout...

Sauf qu'à la sortie du service des Archives de la Commune, le frisson d'angoisse me poursuivit et me commanda de vérifier cette hypothèse. Je m'y rendis.

Cela ne dissipa pas le dit frisson : la pierre tombale existait bel et bien, était toute récente, avait été refaite, postérieurement à l'inondation.

Je n'étais pas plus avancé.

On ne tire pas de conclusion hâtive d'une pierre tombale toute neuve quand une dizaine de tombes ont subi le même sort. Oui, la prime explication demeurerait valide : lors d'une ballade entre les tombes, mon cerveau avait retenu ce nom. C'était parfaitement explicable. Et, tandis que j'y étais, afin de poursuivre l'élaboration de ce récit, rien n'interdisait d'exploiter plusieurs détails tel ce nom. De plus, hormis cette pierre toute neuve, on voyait bien que personne n'était venu entretenir les abords immédiats : un nom « libre » en quelque sorte. À l'opposé, une liberté qui supprimait toute possibilité de glaner quelques informations rendant la vraisemblance pour donner une quelconque épaisseur à mon récit...

Qui connaît vraiment ce calvaire de l'Auteur de fiction quand il s'agit d'étoffer une telle histoire ? Je devrais faire avec. Un mort oublié, en quelque sorte, qui m'offrait, je l'avais remarqué, des possibilités. Un descendant, protestant, réclamant un pourcentage ? Je pourrais toujours trouver un terrain d'entente... Mais, après tout, il existe bien des Durand et des Martin à la pelle ! Remarque : un Durand ne ferait guère couleur locale en cette terre occitane... Sauf placer mon histoire dans une autre région...? Bof...

Jusqu'à mon retour à la maison, je tournai et retournai ces questions qui, après tout, étaient vraiment de second plan. Un Joseph Escardel avait existé, ça sonnait bien, j'avais au moins gagné ça. Il n'empêchait que je n'étais pas dans mon assiette : j'avais un crâne dans un des fins fonds des sous-sol de ma maison et je m'en serais bien passé.

Ce dont je me serais bien passé, aussi, cela aurait été de ne pas m'apercevoir, machinalement, lorsque je fus revenu chez moi, de ce cagibi entre mes deux chambres ; trop petit pour y installer une ampoule électrique, il restait dans une pénombre permanente. J'y entassais des vêtements qui, au fil des années, avaient vu

leur cote d'amour avoisiner zéro. Un fantôme adore l'obscurité, c'est bien connu, et si je tenais conversation avec un représentant de cette docte assemblée, ce cagibi était un endroit idéal. Mon lieu de « rendez-vous » s'imposa ainsi. Si « Il » était vrai, « Il » n'avait qu'à venir –là-, et à ma discrétion ! Un bon support que la pénombre pour un fantasme, un lieu propice quant à élaborer des détails crédibles sur l'obscurité... J'allais pouvoir démasquer mon faux fantôme en le convoquant, là, dans ces obscurs trois mètres carrés. C'était un bon moyen de vérifier l'état de mes neurones et autres synapses.

Mais c'était une très mauvaise idée : « Il » était là, à m'attendre, comme s'il avait prévu ma venue, le dessin esquissé d'un crâne, comme en relief, sur la cloison...

*

Je n'avais fini de regretter d'avoir négligé l'installation d'un éclairage dans cette minuscule pièce, qu'une voix ironique arrêta ma brusque envie de faire demi-tour :

- N'aie pas peur, ce n'est que moi. Je préfère l'obscurité, excellente idée que ce cagibi !
- Je crois que je vais faire installer une ligne électrique au plus tôt pour ce cagibi, mon inspiration se satisfera d'une cuisine ou d'un coin de bureau... Avec un éclairage, dans ce réduit, que je laisserai allumé en permanence...
- Vraiment pas malin... Pratique pour nos rendez-vous, ce placard, tu as raison... Et, comme tu parles à voix haute, tes conversations resteront discrètes.
- « Mes » conversations ?
- Je t'ai déjà expliqué que ce n'est pas exactement ma voix que tu entends comme en résonance avec la tienne, elle est déformée, je suis dans tes pensées. Inutile de me répondre à voix haute. À ce propos, je dois te le dire : tu parles trop fort !
- Tu n'es pas sourd, j'avais cru ?
- Humour... J'aime l'humour français !

Tant bien que mal, j'ai retrouvé mes esprits. La crise de dédoublement avait failli m'emporter. J'ai fait mine de repartir pour ma cuisine : un test...

- Help ! Ne te sauve pas ! Reste sur le pas de la porte si tu me crois trop près de ta tête, mais je te rappelle que tu voulais un rendez-vous. Nous y sommes ! Maintenant, nous devons nous mettre d'accord.
- Hein, quoi, quel accord ?
- Ne sois pas ridicule, reste ! Si tu t'en vas, je serai obligé de revenir dans ta chambre, cette nuit. C'est que le jour me fatigue, j'apparais plus aisément dans le noir. Je pense que tu préfères dormir la nuit, hein ? Ce cagibi était une bonne idée. Ce serait bien, un rendez-vous régulier, ici, je m'efforcerai de ne pas te déranger en permanence. Disons : tous les jours. À sept heures du matin... Ça te va ?
- Rien ne me va, hormis l'idée de vendre cette maison au plus vite.
- Alors mets-en du tien ! Disons : huit heures ?
- Ben...
- Ok ! Et puis, le matin, tu pourras me donner des informations sur ce que nous irons visiter dans la journée... Le planning... Les châteaux forts, les ballades, les musées...
- Quels châteaux forts ? Quels musées ?!
- J'adore la France, je te l'ai dit ! La fenêtre du train, la nuit...
- Je croyais que tu voyais en pleine nuit !
- Dans le train je n'étais pas encore mort, fais attention à ce que tu entends ! Et écoute-moi ! Le matin de l'inondation, j'ai vu cette vallée. Mais sa découverte en a

été vraiment limitée. La rivière, les bois, les collines, et puis après, ces gens qui discutaient sur la place... Une véritable corrida !

- Je ne comprends pas ton « corrida »... ?

- Ces gens se disputaient ! J'adore !

- Je n'y comprends rien. Le train, la place, cette vallée, et tout le reste, tu visiteras tout ça tout seul !

- Je ne le peux pas, je suis obligé de suivre ton esprit. Je vois ce que tu vois... C'est agaçant de répéter toujours la même chose ! Et avec tes pensées, je comprendrai tous les mots. C'est pratique, tu n'auras pas à me commenter à voix haute. Commode, n'est-ce pas !

- Cette perspective ne m'enchanté pas.

- Que veux-tu... Je ne te fais pas trop peur en ce moment ?

- Puisque tu lis dans mes pensées !

- Je lis que tu ne crois pas à ce que tu vois, ni à ce que tu entends... Bon... Alors, cette visite à ta Mairie ? Il a existé, hein ? Ne mens pas, je le sais. Et apprend que les morts ne mentent pas, retiens ça. Même entre eux. Après tu es passé par ce cimetière. Ensuite, tu as mangé une boîte de sardines à l'huile, et rien de plus. Pas un gros appétit...

- Non, je n'ai pas faim. Ça me fait cet effet, à chaque fois, lorsque je pense à une nouvelle histoire. J'avais vu ce nom l'année dernière, je me souviens être passé dans ce cimetière ; une histoire nécessite quelques bases solides, cela monopolise les pensées et coupe mon appétit.

- Si ça soulage ton besoin de logique, pourquoi pas... Et tu vas m'affirmer –aussi qu'il courrait des bruits sur mon passage dans ce village : « Un étranger, au bord de la rivière... »

- Il s'en est tellement dit. Mais tout le monde a été retrouvé, même les deux mortes. Et aucun courrier d'Amérique n'est arrivé pour réclamer qui que ce soit.

- Logique, je n'avais prévenu personne. Mais si tu me fouilles et que tu ouvres mon porte feuille... Pour le badge, il a dû se dégrafer dès que je me suis débattu, je serais étonné que je l'aie encore. Va dans le puit, j'avais un costume bleu nuit. Regarde à hauteur de ma poche poitrine ! J'ai senti des déchirements mais ce n'était qu'une manche. Vérifie. Va ! Va fouiller ! Je suis passé par la fenêtre et, vlan !, je me suis vu dans ton puit.

- Non !

- De la mauvaise foi... J'aime le côté irrationnel des Français, on le repère jusque dans leur langue. Toujours ces finesses, ces subtilités... Pratique pour changer d'avis, non ? J'adore !

- Les Américains n'ont aucun besoin de tergiverser puisqu'ils n'écoutent qu'eux-mêmes.

- Oui... Mais nous gagnons du temps.

- Qu'en fais-tu, de ton temps « gagné » ? Je vais te le dire : tu l'utilises pour gagner encore du temps. Seulement pour ça ! Moi je vais en gagner aussi, je vais emballer ton crâne et l'expédier en franchise postale à Baltimore, on saura bien trouver à qui il appartenait.

- Non !

- Tu auras un enterrement magnifique, dans une ambiance familière, avec la bannière étoilée comme tu avais l'habitude de la voir partout.

- Je veux rester ici ! Au moins un certain temps.

- Je peux louer un gîte rural dans le Berry et t'acheter une sépulture là-bas. C'est une contrée charmante !

- Je ne veux pas d'une contrée « charmante », je veux parcourir cette région qui a une longue histoire.
- En Égypte...
- Non ! Celle-ci ! C'est celle-ci que je voulais visiter. Des siècles de violence, ces cours d'amour charmant au Moyen Âge, ces croisades, j'aime ces contrées âpres qui possèdent une longue histoire.
- Ils ne se sont pas si mal débrouillés que ça en Italie... Ou en Grèce... Et même en Amérique, avec les Indiens !
- Ici ! Je suis venu -ici- pour ça !
- J'irai fouiller plus de deux minutes. Si c'est supportable.
- Ah ! C'est ce que j'apprécie le plus chez vous, ces revirements. Où allons-nous cet après midi ?
- Je fouille pour trouver une veste dont la poche abritera un portefeuille avec des papiers certifiant que leur propriétaire se nomme Marc Venson.
- Non ! Pas « Marc » Venson ! John Venson ! Marc Venson est un cousin. Il est parti au Vénézuéla en 1988.
- Un coup d'état à préparer ?
- Ah, ah, ah ! Bien ! Alors tu trouves ces papiers et demain matin nous partons voir ce château fort. Carcazo... Comment dites-vous ?
- Cherche !
- Je suis descendu du train... le quai... les renseignements... et puis l'autre train : je n'ai vu que rapidement ces affiches. Bof... Tu m'emmèneras voir ce château antique. Il était magnifique sur l'affiche ! S'il avait fallu le démonter pierres après pierres pour le remonter sur la Côte Est, dis-donc, d'après la photographie, quel travail !
- Sans doute. Mais le plus encombrant aurait été les milles ans d'histoire.
- Et je ne t'aurais pas connu.
- Pas une grosse perte...
- Quel humour ! Une très grosse perte puisque tu ne me ferais pas visiter ta région !
- N'anticipe pas : quand j'aurai retrouvé ton veston. Si ce vêtement a existé un jour...
- Je l'ai gardé jusqu'à ton puit. Il n'y a que cette porte de cave qui m'en a arraché un bout.
- Déjà un échappatoire ?
- Va fouiller !
- Tu es bien sûr de toi !
- Je sais qui je suis, je suis John Venson Junior...
- J'en aurai le cœur net.
- C'est tout vu.
- Et puis... Pour circuler, il te faudra des papiers d'identité !
- J'adore ton humour ! Nous n'allons pas nous ennuyer, tous les deux ! Si tu savais comme Baltimore est sinistre, tu me comprendrais.
- Si tu es de Baltimore, je suis de Hongkong.
- Quelle chance j'ai eu ! Nous allons bien nous entendre.
- « Je » suis seul dans « ma » maison.
- Quand tu auras trouvé ma veste, nous serons deux. Bon... Je te laisse, tu iras fouiller ce puit... Ce portefeuille ne doit pas être loin de ma septième côte.
- C'est ce que je verrai.
- Ok ! Et ok pour ce château. Nous avons un planning chargé, il y avait plusieurs monuments. Va fouiller, Jean Marc Vernes, je ne mens pas !

- Mon crâne ne m'a jamais menti. Tu cherches à m'impressionner avec ton « Jean Marc Verne » ?
- J'aurai essayé. Mais puisque tu préfères fouiller.
- C'est ça, à ce soir !

*

Il me fallait obtenir des garanties sur ma lucidité d'esprit, car ce projet d'histoire fantastique accaparait mes idées au point de prendre mes chimères pour la réalité. C'était inquiétant. La vigilance s'imposait. Ne pas tout mélanger ou c'était le début d'une schizophrénie galopante du plus beau cru. Où mon cerveau avait-il été pour débusquer ces noms ? Joseph Escarbel... brrr... Ce bonhomme avait eu la mauvaise idée d'exister. J'avais dû apercevoir son nom sur une tombe (il était primordial de comptabiliser soigneusement les réponses gagnantes). Mais, quant à celui de l'Autre...

Il me suffisait de reprendre la pioche et la pelle. Gratter. Trouver un veston, avec ou sans badge, un veston qui n'existait pas... Mon esprit avait fait une délicate corrélation avec un fada évadé de l'asile psychiatrique : encore logique, c'était déjà arrivé par le passé, le cas avait été fréquemment relaté par les journaux. Le souvenir s'était estompé pour celui-là, voilà tout. Quelques fois l'on apporte des réponses à des questions qui n'ont jamais été posées, c'était présentement le cas ; si je laissais caracoler mes lobes, avec la bride sur le cou, je devais m'attendre à pire.

Je dus quand même me prendre par la main car l'astuce de réfléchir m'évitais de descendre dans le trou... Pas d'excuse ! Il fallait me remettre à la tâche si je ne voulais pas prendre pension pour cet asile. C'est dégoûté que je traversai l'enfilade des salles voûtées, jusqu'à me glisser dans ce recoin de pierre séculaires. Tout était là, immobile : la margelle, les odeurs, les outils, les deux poubelles pleines et celle renversée -toujours vide-. Avais-je bien reconnu un crâne et non pas un galet ? S'appelait-il -vraiment- John Venson ?

Les miasmes m'avaient empoisonné et j'avais été assez fou pour revenir. C'est à ce moment que la vague forme blanchâtre s'est dessinée, devant, à un mètre, sur les vieilles pierres de la construction, comme un élément détaché du décor de moellons agencés « opus incertum »... Mon esprit travaillait-il déjà ?

Non : une voix caverneuse a résonné entre mes deux oreilles. C'était « Lui ».

- Allez ! Va ! Je ne te mangerai pas ! Tu peux bien me mettre un coup de pioche dans le bras ou en pleine poitrine, ça ne me fera ni chaud ni froid. Je fais comme si je rassemblais tout en une seconde, et ça, autant de fois que je veux. Tu éclaires mon crâne et tu vises à une vingtaine de pouces. C'est là, j'ai plongé les pieds les premiers. Le tissu de mon costume était de couleur bleu nuit. Tu sais que tu dois le faire ! Et le plus tôt sera le mieux, non ?

Oui, je devais ; j'ai retenu mon souffle et j'ai enjambé les pierres crasseuses de la margelle. Une fois dedans, jusqu'à hauteur de l'estomac, j'ai saisi la pioche. Après cinq minutes d'efforts, la lampe, posée à l'envers, à plat, éclairait ce galet qui n'en était pas un. Ce truc bombé, crasseux, brunâtre, ce truc qui, il me semblait, ricanait...

Il a vu mon hésitation.

- Va ! Hardi Petit ! La veste est en-dessous !

Cet ectoplasme me défiait ! J'ai empoigné le manche et j'ai lancé le fer. Des coups décidés, précis. Et puis j'ai gratté...

Des pierres ; du sable noirâtre ; des bouts de torchon pourri ; des morceaux de plastique... Encore un tesson de bouteille... Je pelletai, jetant du côté de la poubelle d'indistincts déchets... Je creusai, j'avais hâte. Et puis il y a eu cette étoffe qui a amorti puis bloqué mon élan. J'ai empoigné la pioche par-dessus l'épaule et... Ran !

Rien. J'avais gagné deux centimètres. Quelque chose empêchait la pointe du pic de pénétrer. Alors j'ai gratté comme un fou jusqu'à ce que l'outil se bloque net. Horrible : la pointe était restée coincée dans un revers de veste ! Un tissu sombre, avec de vagues reflets bleuâtres....

Et puis l'étoffe a cédé. Indubitablement, dessous, une surface plate raidissait le tissu...

J'ai su, à ce moment-là, qu'il était inutile de vérifier. Le corps d'un dénommé John Venson était vraiment coincé, là, dans ce compact amoncellement de détritits et d'alluvions, tel qu'un dernier remous l'avait précipité. Et surtout, le hasard me l'avait livré, celui-là, uniquement pour compliquer mon existence : cette Voix ! Là ! Dans – mon- puit ! Le fracas des portes arrachées qui explosent, le grondement du cataclysme, les pierres de toutes tailles jetées contre les murs par le déferlement, les bouteilles qui s'entrechoquent, qui se brisent, et puis ce pantin désarticulé, ce cadavre, rejeté, là, déjà bloqué par ce que charrie la marée, déjà enterré sous les détritits, déjà intégré dans l'infect limon, les déchets, les branchages...

Un courant malintentionné l'avait déposé chez moi. Et cette Voix insistait.

- Au point où tu en es, n'oublie pas le portefeuille !
- Non ! (Farfouiller là-dedans me soulevait par avance le cœur.)
- Mais si ! Vérifie le nom, notre relation sera plus saine à l'avenir.
- Nul besoin.
- Mais si ! Je parle pour ton bien. Uniquement pour toi, car pour moi, il n'y a pas de doute. Mais, toi, tant que tu ne l'auras pas lu... Tire sur le bouton, le fil doit être pourri. Va ! Qu'attends-tu !
- Je ne veux pas regarder... Je ne vérifierai rien, je ne lirai rien, je ne veux rien savoir. Une bonne couche de béton...
- Ça te reprend ? Ne sois pas ridicule ! Prends-le et va le regarder, là-haut. Emporte-le ! Va lire au jour !
- Et toi, tu lis dans l'avenir ?
- Non. Mais c'est dans ton intérêt de vérifier ! Et puis nos relations seront plus claires. Remonte-le chez toi ! Nous pourrions commencer nos excursions demain.
- Tu y tiens vraiment à tes excursions !

*

C'était collé... J'ai dû écarter de la main des herbes pourries qui s'y étaient glissées pour l'ouvrir.

- Ici, tu ne vas rien voir avec cet éclairage. Ne triche pas ! Va chez toi !

Pourquoi essayer de lire ce qu'il y avait dans ces rabats où un fin limon brunâtre s'était incrusté et recouvrait les mots ! Alors j'ai revidé une seconde poubelle de margouillis sur ma découverte et je me suis faufilé hors de ce recoin. J'avais ce machin dans ma main, avec cette folle impression d'avoir vidé le coffre privé d'un client de la Banque de France, de m'être approprié une vie, après avoir fracturée son enveloppe, d'avoir soustrait un os à ce client. Un butin glacial qui brûlait les doigts...

Ça doit faire cet effet lorsque l'on trouve un objet préhistorique et que l'on ne coure pas le porter immédiatement aux Monuments Historiques. Je ne remontais pas chez moi : je me défilais, hors de ces sous-sol, avec un portefeuille que je tenais du bout des doigts, à bout de bras, de peur qu'il ne vienne se faufiler dans une de mes poches...

Il fallait me calmer !

Et aussi : me désinfecter...

Je n'ai pas trouvé un lieu plus approprié que le sol pour ranger cet objet, avant de me précipiter sous une eau javellisée. Un flacon entier de gel douche y est passé ! Et puis j'ai frotté, frotté, frotté, frotté : j'avais touché le portefeuille d'un mort squelettique qui... Qui exigeait qu'on le promène !

Ensuite ? Eh bien, calmé, je suis allé ramasser cet objet. Cette « chose » qui certifierait qu'une Voix était bien en moi. Avec un coin du journal de la veille, j'ai repoussé la crasse. Et puis, après l'avoir entrouvert, j'ai tiré à demi le premier papier...

Mais ce n'était pas utile, je savais déjà que mon esprit n'avait aucunement dérapé :

« John Venson. Born : 1960... Baltimore... USA... ». Je n'avais pas à lire la suite. Alors je me suis rhabillé et je suis allé me planter sur le pas du cagibi... Il était là, évidemment, telle une lune opalescente mangée sur ses bords par des nuages, évoquant par ses taches, approximativement, un canyon et deux cratères se dessinant sur le noir de mon pardessus...

- *Ça va mieux, hein ? Ça soulage, je te comprends. Notre amitié va devenir plus constructive.*

- Doucement avec ton « amitié » ! Doucement ! Donne-moi deux minutes, s'il te plaît.

- Que veux-tu savoir de plus, je t'ai déjà tout raconté.

- Je n'ai pas l'adresse, elle est illisible...

- Pour envoyer un courrier là-bas ? Ne compte pas sur ma coopération ! Moi, je veux rester en France.

- Moi aussi je veux rester en France, mais ailleurs que dans ce village-ci... Alors, cette inondation t'a amené là ?

- Il faut croire.

- Et tu es dans mes pensées ?

- Parfaitement. Et c'est merveilleux car tout un tas de mots que j'avais appris prennent une signification très claire. Mais parle plus lentement car beaucoup sont vraiment nouveaux pour moi.

- Je m'en fiche !

- Tu n'es pas sociable, dis-donc !

- Je te trouve un peu trop collant.

- Collant ? Je suis sec !

- Je n'aime pas ces doubles, avec une boule rouge coincée sur le nez, ces clowns qui marchent dans vos pas à dix centimètres de vous, qui vous suivent partout comme votre ombre. Et toi, tu es encore plus près !

- Je ne comprends pas cette image. Sans intérêt... Mettons au point notre programme de visites, tu penseras moins à moi. Mais c'est dommage, car nous avons beaucoup à apprendre l'un et l'autre.

- Les Français sont bavards et méchants. Et sales...

- Je suis dans la vase et tu viens de prendre une douche parfumée ; trouve autre chose. Et sois positif !

- J'en ai –déjà- marre de toi. C'est positif, ça ?
- Passées quelques années, je comprendrais, mais nous ne nous connaissons que depuis si peu de temps.
- Quoi ? Quelques « années » ?!
- Je plaisantais.
- Je l'espère bien ! Bon... Demain nous allons voir ce château, on arpente un peu le coin et... adieu ! Bon vent ! « Sable et ciment », telle sera ma devise, dès après-demain.
- Pas si vite, pas si vite ! Il faut négocier.
- Le château et... basta ! Après ce sera la chappe.
- « Basta » ... ?
- Notre contrat aura été respecté.
- Hum... Quel humour ! Disons : cinq ans...
- Des clous ! Deux jours suffiront amplement, la promotion de la région est très surfaite.
- Pourquoi des clous ? Où as-tu vu un cercueil ?
- Une expressions argotique qui signifie que deux journées sont une très belle offre de ma part.
- Ce n'est pas ainsi que l'on se met d'accord.
- Je n'ai pas envie d'être d'accord, et ce, avec qui que ce soit. Demain matin je fais le tour des agences immobilières.
- Et si un acheteur visite « toute » ta maison ?
- Je m'arrangerai.
- Du béton ?
- Une bonne couverture pour l'hiver.
- Du béton...
- Oui : du béton !
- Du béton... Mais mon esprit, lui, sera au grand air. Et au grand air, tu y seras toi aussi : nous n'allons plus nous quitter !
- Ce qui signifie que mon béton...
- Ne servirait à rien.
- Tu es pis qu'un parasite ! Un symbiote, voilà ce que tu es !
- Si tu veux te libérer de moi je dois y mettre du mien. Alors... Un bon accord...
- Et comme rien ne t'obligera à le respecter, c'est le cas-type d'un marché de dupe. Que veux-tu ?
- Visiter cette région et rien de plus : la France est un grand mystère pour moi.
- Tu seras déçu.
- J'apprécierai moi-même. Alors ? Cet accord ?
- Commence, tu sais que je veux me débarrasser de cette bâtisse au plus vite.
- Et de moi par la même occasion. Soit franc !
- J'ai fait refaire tout le bas de la maison dans ce but, je n'ai connu ton existence qu'ensuite.
- C'est vrai. Bon... Je tiens à visiter ce château fort. Et puis aussi ces vieilles maisons et ces vieux ponts. Et puis –aussi- entendre des gens. Je pense qu'une année me suffira, ainsi je ne serai pas mort pour rien.
- Une année !
- Si tu me fais visiter tous les jours.
- Ensuite ?
- Nous verrons.

- L'accord se fait aujourd'hui et, définitivement.
- La situation peut changer, tu peux tomber malade : moi je suis disponible en permanence.
- Une bonne raison pour t'inciter à de nouvelles exigences si c'est le cas, c'est évident que tu ne respecteras pas l'accord conclu... Pense aussi, Toi, que je peux en mourir et ne plus rien te faire visiter du tout !
- Vraiment, tu crois qu'un accord est une tromperie. Tu irais jusqu'à te suicider pour te débarrasser de moi ! Pourtant, j'ai discuté avec ce Joseph Escardel et...
- Et ?
- Il m'a montré du doigt sa maison en ruine. Elle est curieuse : des arbres ont poussé à l'intérieur. Ces murs effondrés, à la sortie du village, sur la droite, les as-tu remarqués ?
- Je connais cette ruine. Et alors ? Où veux-tu en venir ?
- Et alors ? C'est tout... On ne l'a jamais retrouvé...
- Qui ?
- « Quoi », car... Car c'était un coffre.
- Quel coffre ? Tu veux m'acheter avec une histoire fantaisiste de trésor, c'est ça ? Tu me connais mal, c'est raté : je peux céder cette maison à une Œuvre charitable, pour un franc symbolique, ce soir même !
- Dans mes histoires, les paysans acceptaient le trésor ! Ils le cherchaient partout pendant des années et des années !
- Mauvais calcul de ta part. D'abord, je ne suis pas un paysan. Et quand bien même ? J'ai une conception de la vie très personnelle, tu spécules sur du vent. Revenons-en à ce château : départ demain matin à huit heures. Si tu me laisses dormir cette nuit, c'est une condition impérative, car si je dois faire la grasse matinée pour compenser une de tes intempestives fantaisies, la visite sera remise pour après-demain. Dans ce cas, une journée de perdue pour toi !
- J'ai l'éternité pour moi.
- N'en abuse pas, je t'aurais rejoint avant la fin ! Réfléchis à cette alternative. Et maintenant : à ne pas se revoir !

**

John s'est fait discret toute la nuit, j'ai dormi comme un bébé. J'avais négligé cette partie du sous sol et, maintenant, même avec ce sac d'os sur les bras, quelque chose au fond de moi était soulagé : je connaissait l'instigateur de mon récit ! Bien sûr, la présence de cet intempestif et accrocheur fantôme entravait mon projet de vendre cette bâtisse rapidement. J'allais devoir élaborer une parade pour le « convaincre » de retourner à un, plus ou moins confortable humus, et ce, le plus rapidement possible, pour un repos éternel éventuellement mérité. L'intrus lisant dans mes pensées, ce ne serait pas simple. Il me fallait endormir sa méfiance en imaginant un processus imparable, inéluctable, que nous ne pourrions ni lui ni moi inverser. Mais je n'avais pas le début d'une simple idée, sinon celle que j'en avais déjà assez de lui. Et puis je manquais de données, je ne savais pas très bien avec qui j'avais affaires. Par exemple : disait-il -toujours- la vérité lorsqu'il s'exprimait au travers de mes pensées ? Affirmer qu'un mort, américain, businessman de surcroît, ne mente jamais, rien n'était plus sujet à caution ! Mais, à défaut de vérification, dans un premier temps, je devais souscrire -provisoirement- à sa dictature, en guettant l'idée géniale, celle géniale entre toutes, qui me libérerait de ce parasite. Pour

l'heure, j'étais bon pour devoir sacrifier quelques journées dans l'attente de cette heureuse étincelle. Alors, le lendemain matin, à huit heures, pile, je suis sorti.

Comme moi, il était là, sous mes cheveux.

Un voisin, surpris, s'inquiéta de l'interruption de mon chantier. « Habillé ainsi... alors que les poubelles étaient encore sur le plateau de la camionnette, que m'arrivait-il ? » Selon lui, il était tout disposé à me venir en aide. J'en ai fait un voisin frustré en coupant court : « je prenais quelques journées, revoir ces sous-sol me déprimait ». Il a insisté, au point que j'ai cru à une manigance de John. Mais ce n'était qu'une manifestation de la curiosité habituelle des autochtones. Il n'a pas insisté et j'ai enfilé la rue principale d'un bon pas dès que j'ai pu.

Le ludion virtuel (mais néanmoins vertébré), se manifesta aussitôt :

- Où allons-nous ?
- Si quelqu'un t'interroge tu lui répondras que tu l'ignores.
- Nous devons visiter ce château !
- Crois-tu que nous puissions y aller à pied ? Si oui, tu iras seul : cinquante kilomètres nécessitent un véhicule. Je vais donc prendre ma voiture.
- Ah ! Je ne comprenais pas. J'ai pensé que tu voulais me jouer un tour. Dommage, à pied ce serait plus agréable.
- Et je ne prends pas de passager, tu pourras me suivre de là-haut !
- Aucune importance... Mais tu es réellement un associal !
- Si tu savais tout le mal que je pense de moi à certains moments ! Mais je ne veux pas te rendre dépressif. Un détail : je supporte la compagnie mais je déteste la promiscuité. Je ne te retiens pas, et si tu voulais m'abandonner...
- Pfu... Je m'y ferai.

*

C'est ce matin-là que nos pérégrinations ont débuté. Première journée : la forteresse de Carcassonne. Mon « passager » était enchanté. Cependant, le soir, le moment du retour venu, il me reprocha mon peu de commentaires et leur douteuse qualité. « Il avait eu des difficultés à me suivre » se plaignit-il.

Rien d'étonnant, j'avais passé tout ce temps à fourvoyer cet indélicat compagnon dans un fatras d'idées aussi parfaitement exactes que confuses. D'emblée, j'avais adopté cette stratégie pour tenter d'élaborer tout à mon aise un plan de campagne ; savoir qu'un œil lorgnait constamment dans mon intimité ne pouvait qu'être insupportable et m'avait conduit tout naturellement vers ce moyen qui consistait à « noyer mes poissons » en permanence. La clarté des commentaires s'en était ressenti et j'en étais fort satisfait d'avoir si bien réussi.

Exercice délicat que d'imaginer une machination, à voix haute, devant la désignée victime, c'était pourtant cet extravagant problème que je devais résoudre. Et puis, l'on n'a guère l'habitude de se mener en bateau dans la vie courante, sinon recourir à quelque pathologie mentale permettant de refuser une évidence dérangement ; un handicap dont j'étais fortement dépourvu. Alors j'ai adopté un comportement qui, au contraire, s'il avait été observé par une tierce personne, aurait pu me conduire, en droite ligne, en client privilégié d'un hôpital psychiatrique : j'alternai lectures explicatives et visites avec un parfait mépris pour la chronologie qui, familièrement et habituellement, s'empare d'instinct de chacun de nous. La description d'une plante de la garrigue et de ses vertus médicinales se réalisaient, de préférence, lors d'un examen de la voûte en ogive d'une église. Et si le vicomte avait construit son château avec des tours censées surveiller la vallée vers le Nord,

l'explication ne pouvait être plus lumineuse qu'en visitant les quatre moellons empilés, à cinquante kilomètres de là, en tant que vestiges d'un pont romain.

Une certaine confusion finissait par régner dans mon esprit et, consécutivement, en espérais un renoncement de mon visiteur. Espoir déçu : je n'y gagnai que des réflexions désobligeantes et des traits d'humour aussi aériens que les pattes d'une taupe qui creuse son trou : «...vraiment confus, ces Français... Nous, en Amérique... »

Mais mon plan initial mûrissait : les agents immobiliers des environs devaient, tout comme moi, attendre des réponses des acheteurs potentiels. Il me fallait gagner du temps. C'est ainsi que, en une semaine, je visitai -quatre fois- la forteresse de Carcassonne, en accompagnant ces revenez-y de bucoliques commentaires sur les espèces particulières de scarabées de la garrigue, et je repassais systématiquement sur le même pont, chaque jour, en agrémentant ces passages d'une description fouillée des techniques de fortification de Vauban. Pauvre et innocent pont, victime de la malveillance de mes humaines et nécrologiques complications, qui ne permettait aucune défense, qui n'en n'avait jamais sollicité, et qui entendait bien conserver son unique but et son unique honneur : pouvoir encore mener à la pâture, au-delà d'un tranquille filet d'eau, un famélique troupeau de chèvres. Quelques fois je passais des heures dans un café, ou sur un marché, me mêlant aux conversations, dans lesquelles je m'efforçais de glisser d'épouvantables mots tels que « blasphèmes » et « taphophilie »(*), dans l'unique but de pulvériser la ligne logique précédente, ce qui diversifiait, évidemment, les comportements environnants, et ce, dans le seul but de les expliquer à mon voyageur lors du retour. Il me fallait gagner du temps et entretenir une permanente confusion dans la jugeote de cet indelicat personnage qui s'accrochait à mon existence ; « on creuse les tombes selon les os que l'on a », telle aurait pu être ma devise ces jours-là.

Derrière ce mental rideau de fumée, j'explorai et notai systématiquement ses réactions. J'avais besoin d'en savoir plus sur ses capacités, hormis celle de n'avoir jamais mal aux jambes, même dans l'escalade des nombreux et raides escaliers des environs. C'est ainsi que je compris que sa fatigue ne pouvait être que mentale, et seulement pour ce qui avait trait à son contact concret dans le monde des vivants. L'odeur du puit n'était pas la sienne, il était épuisant pour son/mon squelette d'exprimer son nouvel « après rasage » ; ce que j'avais senti n'était pas de son fait mais résultait de la décomposition due aux bactéries. Il déclinait toute responsabilité dans cette épouvantable odeur, avec l'insupportable prétention que ses os étaient sains. Ce qu'il détestait -aussi-, était de devoir se représenter lui-même : cette vague « tête » blanchâtre, posée au-devant d'un mur, dans le vide, fatiguait ses stimulus. Il refusa de visionner sa silhouette en pied, prétendant qu'il n'avait répondu à ma requête que dans un but de « publique relation », et ne l'avait acceptée que dans la limite du cagibi. Je dus faire assaut d'ironie pour obtenir de lui autre chose que ces formes fluorescentes et incertaines. Une seule fois je vis son visage d'américain bien nourri, lisse, et cependant très pâle, d'une parfaite jovialité totalement fabriquée, et de son incertain regard bienveillant de carnivore qui vous disait « si je vous ai ruiné et si vous êtes à la rue, je n'y suis pour rien, je ne vous en voulais pas ». Mais la représentation n'avait duré qu'une toute petite dizaine de secondes et ne s'était pas renouvelée.

Se rendre visible à un pauvre mortel tel que moi, l'épuisait. De là à imaginer que cet effort mènerait à une totale et définitive disparition non seulement de ses cliquetis oraux mais aussi de son existence tout court, il n'y avait que l'épaisseur d'un os de crâne : une indication de première importance. Dans le fatras de mes

explications à contresens et à contretemps, je comptabilisai soigneusement tous ces indices. Mais ce maigrelet personnage était vraiment insupportable. Mon américain l'était bel et bien encore, jusqu'aux bouts de ses métacarpes, et ne se privait pas d'ironiser sur un cerveau aussi confus d'Européen et, singulièrement, de Français. D'ailleurs, il n'avait de tolérance que pour ses demi frères d'un premier lit anglais : je l'avais remarqué alors que nous croisions un car de touristes de cette fabrication, tandis que je peaufinais mon plan, tout en conduisant, dans une ambiance de confusion mentale quasi totale : « Yé ! Sympathiques tous ces gens ! »

**

Une semaine durant, nous avons arpenté ainsi, de concert, ruines et pierrailles, points de vue et vallons, rochers, foires et musées, forêts de chênes verts et remparts, et ce, lors de tranches horaires stupéfiantes, sans obtenir de mon « aura » autre qu'une consternation sans limite. Je commençais à me lasser de cette gymnastique mentale quand le premier courrier est arrivé : une agence avait racolé un client. Ce n'était qu'un début, un essai, car John verrait d'une fort mauvaise cavité oculaire cette surprise. Je l'avais prévue. Dès le combiné reposé, mon passager a réagi...

- *À quelle heure, ce rendez-vous ?*

- Tu t'en souviens très bien : si tu l'avais pu, tu aurais été encore plus près du combiné si cela avait pu se faire ! Ton indiscretion est odieuse !

- S'ils sont à l'heure dite : « vers les onze heures ». Donc : ils ne vont plus tarder. Tu pourrais encore te décommander, leur dire que tu as réfléchi, que tu ne vends plus !

- Ça ne se fait pas. Et puis je tiens à vendre cette maison. Une maison du 19ème siècle, construite sur des fondations gallo-romaines, j'en tirerai de quoi vivre tranquillement jusqu'à la fin de mes jours.

- Garde ta maison et pense à ce trésor ! Il y a des Napoléons III... Cinquante francs-or... Beaucoup... Des « tête nue »... Ça va chercher dans les mille franc la pièce... Et puis des « tête aurée », plusieurs centaines de pièces. Et -même- des « Louis-Philippe » gravés par Donnard... Si, si ! Cinq à six mille de vos francs l'unité... D'après Escardel : le tout dépasse les dix millions...

- Tu en es encore avec ton trésor bidon ?

- C'est une très vieille famille, le trésor est authentique !

- L'inventeur d'un trésor doit donner la moitié au propriétaire du lieu.

- Achète la ruine, tout sera à toi !

- Pour acheter je dois -d'abord- vendre cette maison.

- C'est un réel problème, j'en conviens.

- Rédhibitoire...

- N'exagérons rien ! Tu ne fais aucun effort, ta mauvaise volonté est évidente !

- Avant ta venue je n'avais aucun problème.

- Je sais... Eh bien, attendons cet acheteur, on verra bien !

- C'est une menace ?

Jouant au sourd, il n'a pas répondu...

*

Je songeais à ces murs que j'allais abandonner, lorsque le gong de la main en fonte massive de la porte a résonné sur le vénérable bois de la non moins vénérable porte d'entrée. J'ai sursauté. Puis j'ai réagi et j'ai ouvert. Il y avait deux hommes,

l'un à la bouille optimiste et le costume repassé du courtier d'agence, et un second, d'une cinquantaine d'année, campé sur ses jambes comme Atlas portant le monde, avec l'allure fouineuse de celui qui, avant de repartir, cherche à repérer s'il n'y en aurait pas un deuxième globe à emporter. Le cheveu noir, poussant dru, une tignasse épaisse et bien rangée, implanté jusqu'à mi-front ; sans aucun doute : le dernier représentant d'une lignée ancrée dans le terroir. Des épaules massives, prises dans une veste, dont le tissu, aperçu à la coopérative agricole du coin, avait dû s'associer à quelques dizaines de milliers d'autres vestes : l'indiscutable signe de l'homme méfiant, comptant et recomptant ses dépenses, donnant de l'importance au moindre centime. L'œil sombre, dissimulé sous d'épais sourcils, il auscultait le monde proche en spéculant sur des gains toujours possibles. Et ce monde, présentement, était ma maison. L'agence avait trouvé un acheteur du genre à marmonner « c'est trop cher », tout en appuyant de toutes ses forces sur une liasse de billets de banque trop épaisse refusant de regagner sa poche. Cet individu n'était aucunement disposé à mettre plus d'un symbolique franc, c'était flagrant. Enfin, c'était un début ; il me fallait essayer mes plâtres de vendeur d'antiquité.

Le type de l'agence a fait les présentations puis nous nous sommes tout naturellement mis de concert à déambuler dans ma bâtisse. Le logement, puis le premier étage, puis les combles, puis retour au logement : mon principe, éviter si cela se pouvait, les sous-sol. Mais le type de l'agence a cru malin de faire du zèle...

- Dites-donc, ce magnifique escalier ne s'arrête pas à ce niveau ! Je connais ce genre de maisons, on y déniche des merveilles. Descendons !

À contre cœur, j'ai fermé la marche. L'escalier tournant du Seizième siècle et la première salle, le tout vaguement aperçu dans un vague éclairage de fortune, c'était bien assez. Si l'on s'arrêtait là, les salles voûtées et le puit dans le fin fond ne seraient pas de la visite. Mais c'était mal vu : certainement un courtier débutant, tout à son admiration pour n'avoir pas détecté le « Mauvais-Acheteur-type ».

- Magnifique ! Magnifique ! Quelle salle ! On pourrait se construire une piscine ! Ils voyaient grand dans le temps ! Et cette porte, une autre salle ?

En maugréant, j'ai fermé la marche, en suivant le dos large de cet acheteur-qui-n'achèterait-jamais. Le faible éclairage, laissant les murs dans une semi obscurité, nous isolait dans un néant étriqué indéfinissable. Mais l'échos des paroles l'agrandirent aux dimensions du cosmos, c'était bien une malchance caractérisée. Alors, malgré la pénombre, cherchant la sortie, le gars a discerné la zone plus sombre d'une porte. Il s'en est approché aussitôt...

- C'est l'entrée d'un couloir dites-donc ! Cette épaisseur de mur ! Mazette, ils ne rechignaient pas pour leurs fondations ! Et par là, ça mène où ?

- Quoi ?

- Eh bien, cette porte !

- Les anciennes fondations...

- Comment ça : « anciennes » ?

- La maison a été construite sur d'anciennes fondations... Je ne sais pas trop... Les actes notariés ne remontaient pas jusque là...

- Incroyable cette épaisseur des murs ! Combien ? Un mètre-cinquante ? Plus ?

Il avait aperçu une autre lueur, l'éclairage d'une loupiotte, dans la seconde salle... Il s'est enfilé aussitôt par l'ouverture. J'ai entendu sa voix qui semblait venir du fin fond de la galaxie, là-bas, à dix mètres...

... Mais... Mais c'est une salle voûtée ! De la pure romane ! Vous m'aviez caché ça dans votre descriptif ! Et cette deuxième porte, là-bas ? Une troisième salle ?

- Oui...
- Ça n'a pas de prix une telle construction ! Combien en voulez-vous ?

Il le savait, j'ai flairé sa stratégie...

- En demander le prix qu'elle vaut c'est accepter le fait que l'on ne vendra qu'à un musée. Et comme je n'y tiens pas. Les réunions du Comité de ceci, du Comité de cela, les subventions pour les recherches, des subventions qui n'arrivent jamais, les délais, les exemplaires manquants dans les dossiers : tout ça, très peu pour moi, je veux me débarrasser rapidement de cette maison.

Le présumé acheteur a sorti enfin de son mutisme pour émettre un local et authentique juron de la plus belle eau...

- Macarelle ! Si les Musées se mettent à acheter les inondations et les catastrophes, où allons-nous !

Le bougre avait su y faire pour remettre la discussion sur le terrain très glissant de la crue passée ; j'ai riposté du tac au tac...

- Eh oui, dès qu'ils savent que les vestiges datent de plus de mille ans, ils sont assurés de faire coup double : acheter une œuvre ancienne avec la certitude qu'elle ne partira pas à la première inondation ! Tandis que le saint suaire, s'il n'est pas en fibres synthétiques, peut parfaitement tomber en poussière à la première manipulation, hein ! Ici, c'est du solide. Il faudrait qu'un volcan s'ouvre ici-même pour détruire cette maison... Et encore, ce n'est pas prouvé ! Ah, ah, ah ! (J'ai forcé l'expression, puis, en redevenant sérieux...). Un mètre d'épaisseur... Assise directement taillée dans la roche mère... Ils ne construisaient pas pour vingt ans à cette époque ! (Et puis j'ai insisté lourdement, en y mettant le plus de conviction possible, en le fixant)... Évidemment, pour le tape à l'œil, une soi-disant maison montée avec trois briques et quatre parpaings est un meilleur placement pour revendre, je vous comprends...

À l'affût derrière ses sourcils en broussaille, son regard était en quête d'une spéculation immobilière tandis qu'il pénétrait dans la troisième salle. Là, il a repéré le dessin de la petite porte basse...

- Et là-bas ? Cette porte mène où ? Dans la maison d'à-côté ?

J'ai encore contré l'hirsute sournois...

- Dans l'ancien temps, toutes les maisons du village communiquaient. Certainement pour se sauver, en cas d'invasion de brutes projetant de leur faire un mauvais parti. (j'ai appuyé sur les deux syllabes : BRU-TES.). Le passage est bouché, ne reste qu'un réduit où le curé se recueillait, car cette troisième salle avait été transformée en chapelle.

Il a marmonné :

- Vous y venez souvent, je vois ces traces...
- Il fallait bien finir de nettoyer partout, j'avais oublié ce recoin.
- C'est grand ?

Il posait la question mais, déjà, en dix pas, sans attendre plus, réglait son cap sur le minuscule accès. Fléchissant les genoux, se penchant déjà à l'entrée, la tête courageusement avancée dans le noir, l'homme cherchait je ne sais quoi...

Après avoir soupiré bruyamment, j'ai ponctué sur un ton lui signifiant que ce serait -là- ma dernière information :

- J'ai bientôt fini le nettoyage. Encore deux petites heures et ce sera fini. Je savais que l'agence « Plein Vent » venait ce matin, alors... Un réduit sans intérêt. Deux

mètre sur trois. À peine... Si j'avais su, j'aurais acheté une pile neuve pour ma lampe de poche pour vous l'éclairer.

Mais j'ai loupé mon effet car, l'hirsute, immobile, restait fasciné par l'obscurité...

Il ne m'écoutait plus. Que cherchait-il ?

En fait, pour être plus précis : que cherchaient-ils, tous les deux. Car le type de l'agence, tout aussi fasciné, était là, aussi, se haussant par-dessus son épaule, baillant pareillement.

J'ai fait comme eux et j'ai compris. Ils fixaient une forme blanchâtre sur le mur, une forme ressemblant bigrement à un crâne. Cela aurait pu ne pas avoir d'importance et avoir son explication, mais pour expliquer que ce crâne avait le fâcheux pouvoir de se préciser jusqu'à ressembler au visage d'un humain... Un visage, incertain par instants, plus net l'instant d'après, pour redevenir une vacillante forme blanche légèrement fluorescente... Mais, ce qui choquait le plus, c'est que cette ombre de fantôme apparaissait et disparaissait, sur tous les murs du cagibi, comme le chemin suivi par un prisonnier arpentant sa cellule...

Évidemment, j'ai compris de suite que John faisait son numéro pour casser ma vente. Si le client et le courtier de l'agence n'étaient pas encore partis en courant, je le devais à un déficit certain dans leur confiance en eux : ils n'étaient pas certains de ce qu'ils voyaient. S'ils avaient été observateurs, ils auraient remarqué qu'ils étaient deux pour voir cette apparition et, quelques mots échangés leurs auraient confirmé la chose. Mais ils n'ont pas insisté.

Le pécore avait perdu son aplomb :

- Macarelle ! C'est... C'est quoi ? Putain ! Comment il fait ça ? C'est quoi, ce truc ? C'est ça qu'ils appellent « Internet » ?

John, lui, dépensait beaucoup d'énergie à préciser son visage. Son visage incertain se faisait et défaisait, s'effilochoit, se précisait, redevenait flou... Ce John devait être fort satisfait de son effet s'il voyait ces regards médusés le suivre dans ses métamorphoses ! Le premier, le courtier a tourné les talons...

- Ça sera mieux de finir ce nettoyage, hein ! On ne sait jamais ce qu'il peut y avoir eu... Dans les maisons anciennes... Ça vous fait un magnifique sous-sol, dites-donc, tout cet enfilade de caves ! Mais il y a du travail ! Ce serait... Ce serait raisonnable de revoir votre prix... Nous en reparlerons. Je ramène monsieur Escardel à Carcassonne et je vous téléphone !

J'ai eu quelques secondes de frissons. Un froid intense se promenait dans mon dos. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai prononcé :

- Qui avez-vous dit ? Monsieur... ?

Alors l'hirsute a répété entre ses dents : « Escardel ».

Je n'ai pas osé le faire répéter. Non... Mais je me suis persuadé, une fois remonté au niveau de la rue, que j'avais bien entendu, distinctement : Bouscarel.

C'était fou comme je ne voulais pas entendre un autre nom que Bouscarel. Eh oui, subitement, j'ai eu en horreur tous les autres patronymes du canton !

**

Ils sont repartis. Je me suis aussitôt précipité au seuil du cagibi. Dans la pénombre, John n'avait même plus la force de représenter l'hésitante calvitie de son

crâne cireux. À peine la forme d'une mâchoire inférieure et les deux cavités oculaires d'une forme géométrique vraiment peu réussie...

- Un beau guet-apens, hein ! Tu es satisfait de ton exploit, je suppose. Et cette histoire de petit-fils, ça t'a avancé à quoi ?

- Où as-tu été les chercher ? Pour le petit-fils je n'y suis pour rien, c'est une coïncidence : l'héritier est à l'affût des bonnes affaires, son grand père me l'a dit. Pourtant, ce Joseph devrait être content de sa progéniture puisque son descendant veut acheter à bas prix toutes ces maisons pour les revendre.

- J'avais compris. Tu as combiné cet imbroglio pour me resservir ton histoire de trésor ?

- Je voulais juste te démontrer que je peux exploiter les situations. L'ancien Escardel plane encore au-dessus du village, je l'ai rencontré plusieurs fois.

- Explique ?!

- L'ancien est très remonté contre son petit-fils qui guette les maisons pour spéculer mais qui ne se soucie nullement d'entretenir le bien familial. Il est très courroucé !

- Je m'en fiche, et de l'aïeul et de l'héritier. Sauf si ce dernier achète ma maison. Pour cette fois, c'est fichu. Tu dois être fier de toi !

- Tu devrais remettre l'autre rendez-vous à plus tard.

- Celui de cet après midi ?

- Oui. Celui-là et les autres. Ainsi, ça te donnera la possibilité de revenir sur ta décision de vendre. Nous sommes bien tous les deux !

- Tu crois que je vais vivre toute ma vie avec un squatter dans la tête ? Retire ça de la tienne ! Je vais t'envoyer à Madagascar, paraît-il qu'ils ressortent leurs morts tous les ans à l'air libre. Ils changent même leur suaire ! Un neuf, tous les ans, réfléchis un peu : c'est une aubaine ! Tu pourras créer la société « Tananarivechic » !

- Je n'aime pas les sauvages. Et puis c'est cette région que je veux visiter, ne revenons pas là-dessus.

- Pas de promenade aujourd'hui, j'attends cette autre agence.

- Je sais... Je sais aussi que le coffre est à l'angle nord de la ruine... Un mètre... à peine... Avec une pioche, tu n'en aurais pas pour longtemps ! Nous pourrions nous faire aider par l'aïeul.

- Et, demain matin, trois acheteurs devraient passer pour visiter.

- Écoute ce que je te dis ! Pourquoi te presses-tu ? Un visiteur par semaine suffirait.

- Tu sais que j'ai envoyé du courrier à huit agences.

- Je le sais ! Mais ce que je sais aussi... Toutes ces pièces d'or... Cela représente une belle valeur. Mille fois celle de ta misérable maison !

- Et de son -non moins misérable- puit...

- Il n'y a pas que des francs-or. Il y a des Louis-Philippe « J » de 1835...

- Tu vas devoir rester sur la scène.

- Pourquoi ? Quelle scène ?

- Pour tes représentations.

- Je ne comprends pas ?

- Pour tes apparitions ! J'ai très bien compris que tu referas ton numéro avec chacun de mes visiteurs, aussi les agences de Hollande et d'Allemagne ne vont plus tarder à se manifester : tu auras l'occasion de te manifester encore !

- Tu m'en veux ?

- Non. C'est de bonne guerre.

- Tu vas chercher ce trésor et nous visiterons seulement un jour par mois...

- Tiens !, on renégocie ?

- Oui.

- Et moi : non !
- Ça finira par se savoir que je suis là.
- C'est pour ça que je compte beaucoup sur les prochaines visites d'après-demain et de la semaine prochaine : rien que des étrangers ! De plus, je ne comprends pas un traître mot de ce qu'ils disent, ça simplifiera mes commentaires.
- Je ne comprends toujours pas...
- Nuance : « Tu » ne « veux » pas comprendre. Abandonne-moi ! Romps !
- Espace ces visites !
- Ben voyons !
- Tu as fait exprès de multiplier ces visites. Tu veux me tuer !
- Selon toi, tu serais déjà mort. Après demain ce serait une «mistress Curwood » de New York.
- Non ! Pas une compatriote !
- Le gars de l'agence a vu sa photo, c'est une mamie. Selon lui : sèche comme un coup de trique, avec un short à la mode de chez vous, de quoi en mettre dix comme elle dedans, y compris, ça va sans dire, ses malles et ses sacs de voyages avec. Paraît-il qu'elle serait très intéressée ! La région lui plaît. À elle aussi...
- C'est faux ! Je le sais ! Mais tu manigances de multiplier ces rendez-vous pour te défiler... J'ai compris ! C'est pour ça que tout était embrouillé dans ta tête !
- Tu devras te surpasser. Le coup de la tête en flash sur le mur, tu pourras le mettre au point.
- Crapule !
- Tu t'installes contre mon gré, tu t'imposes, et c'est moi qui suis crapuleux ! Je ne t'ai rien demandé ! Je ne t'ai même pas salué !
- Tu m'as réveillé !
- Prétends que c'était prémédité ? J'ignorai totalement cette aptitude des morts. Et toi, tu profites de la situation sans aucun scrupule. La crapule, c'est toi !
- Laisse-moi un sursis !
- Le temps de te laisser le délai pour reprendre de l'énergie et afficher ta bobine sur mes murs quand il y a un visiteur, je sais. Ma réponse : non, merci, et sans façons. Je me demande –même- si je n'aurais pas intérêt à amener cette charmante dame jusqu'au puit, dès sa descente d'avion.
- Non ! Ou, alors, tu étendras une couverture sur moi.
- Un regard sur ton souvenir, et hop !
- Tu me couvriras.
- Je ne te verrai plus, ce serait dommage.
- Tu es vraiment un sale Français !
- Ça, ce n'est pas nouveau non plus. Ceci dit, je te laisse le choix quand même : tu prends congé de moi gentiment ou j'écris aux quatre coins de la planète. Ça ne me regarde pas, mais je te conseille, de préférence, un de nos indigènes. Sauf si tu as le mal du pays, bien sûr ! Dans ce dernier cas, attends qu'une de tes coreligionnaire, répondant à mes critères de sélection se signale à une de ces agences et, je te l'amène illico presto. De vive force, s'il le faut ! Paraît-il qu'elles auraient de l'allure, tes compatriotes, si j'en crois ce qui se dit. Enfin... Tu as libre choix.

Suite à cette menace, John s'est fait très discret, j'ai dormi comme un ange, d'un trait. Bienheureusement car le lendemain promettait d'être une journée chargée. Est-ce que « mon » mort recommencerait ses apparitions ? J'ai subodoré que s'il lisait sans peine dans mes pensées, il était dans l'impossibilité de lire les pensées des autres vivants s'ils n'avait pas vu son tas d'os : encore un autre terrain qui permettrait

quelques gammes. Ainsi il avait des points faibles et rien n'interdisait de supposer qu'il en avait encore d'autres... J'ai voulu sonder sa psychologie de trépassé et, sitôt mon petit déjeuner englouti, je me suis posté sur le pas du cagibi. John devait être très inquiet, car sa silhouette, ô combien émaciée, s'est dessinée aussitôt sur le mur.

J'ai fait l'étonné :

- Déjà là ?!
- Nous devrions pouvoir nous entendre.
- Je n'entends que toi. Et je n'ai jamais vu à quoi tu ressemblais.
- Si ! Je me suis déjà fait voir une fois.
- À peine. Trop rapide.
- Tu demandes ça parce que tu sais que ça me tue définitivement.
- Rien qu'une fois ! Une bonne fois !
- Non ! Ça m'épuise.
- Une seule fois ! Savoir si cette apparition provoquera des remords...

Il espérait encore me faire revenir sur ma décision, il a fait un effort. Sa figure d'américain gâté et satisfait est venue en clair : les traits d'un jeune homme dans l'exact milieu de l'exacte moyenne. Sa permanente jovialité travaillée, dont les échos me poursuivaient, sautait aux yeux. Il se voulait passionné par la France, mais suintait encore les OPA et sentait les Fonds de Pensions à plein nez. Aucune confiance pour ce genre d'individu accrocheur et content de lui, le fait de m'indisposer ne devait même pas l'effleurer. Je devais jouer serré.

- Un peu blondasse, hein ? Pourquoi pas en entier ?
- Trop épuisant.
- Quels effets ?
- Je perds le contact avec ton esprit. J'ai l'impression de m'endormir, de mourir pour de bon.
- Il faudra t'y résoudre. J'avais deviné ces points de faiblesses.
- C'est pour cette raison que je les avoue.
- N'espère pas que ça m'attendrira. Ce que je te propose : dès qu'un acheteur te convient, tu me fais signe.
- Et ?
- Et sitôt l'acte de vente signé, je le préviens qu'il faut terminer le nettoyage de ce puit... Ainsi je te l'envoie !
- Tu ne veux vraiment plus de moi !
- Incompatibilité d'humeur... Rupture.
- Je peux te poursuivre partout !
- J'en prends le risque.
- Avec ce trésor placé en Bourse, tu pourrais ne venir que pendant tes congés... Penses-y !
- Il est bien là où il est.
- Je ne comprends pas les Français.
- Je n'ai pas envie de comprendre un Américain qui s'échinait à ruiner une société bien française tout en prétendant aimer mon pays. Pas plus qu'un Français effectuant le même méfait, d'ailleurs.
- Alors, adieu ?
- Ben oui.
- Tu n'es pas moderne !
- Je n'ai nulle envie d'être moderne.
- Réfléchis !

- J'ai réfléchi. C'est ça, ou je convoque tout le Département à venir découvrir mon « romain ». Et si le Sous-Préfet entre en premier, il sera pour toi ! C'est très certainement un grand humaniste.
- Ah, ah, ah, tu as la priorité ! Et je lui dirai que je ne suis pas un romain !
- Tu oublies que ce sera ma voix et mes idées qu'ils entendront. À moins que tu ne soies perméable aux idées des autres... ?
- Je ne te lâcherai pas !
- Le fait que je ne veuille pas de toi ne te vexes pas ?
- Non ! Tu es obligé de m'emmener avec toi partout.
- Négocier signifie que l'on se met d'accord sur une position qui convient, à peu près, aux deux partis. Mais... Imagine que je te subtilise une phalange, que je la nettoie bien, que je lui perce un petit trou pour passer un cordon autour de mon cou, et que tout le monde la voit... ?
- Et que tu discutes avec un interlocuteur qui me convienne...
- C'est ça !
- Non.
- Je suis sûr que si tu faisais un effort tu pourrais te transférer...
- Non. Je pourrais, mais c'est non.
- Tu deviens de plus en plus antipathique. Et... Que penserais-tu d'une dilution ?
- Quelle dilution ?
- Du vinaigre, par exemple ? Tu risqueras la décalcification.
- Sadique...
- Oui. Que veux-tu, la révolte mène à ces extrémités !
- Une molécule de calcium, par toi inhalée, me suffira.
- Je vois... Et une dilution d'un autre genre ?
- Laquelle ?
- Attends ! Je descends : rien ne vaut une démonstration !

**

L'idée m'était venue spontanément, comme en prolongement à ce mot de « dilution ». J'ai aussitôt rivé mes pensées sur une de ses phalanges. Les détritues... Son bras... Sa main... Une de ses phalanges, n'importe laquelle... Il m'en fallait une... Rien qu'une... Pour voir... Je suis allé chercher un chiffon et la lampe de poche. Dans ma tête, la voix ironique de John chantait : « *Il est merveilleux ce petit Français ! qu'il est merveilleux ! et s'il n'avait pas de foret assez petit pour percer ce trou, que ferait-il le petit français, hein ?!* ».

Cette voix goguenarde m'a accompagné jusqu'au puit. Quand j'ai tiré sur le bout d'os, un *aïe !* amusé pouffait dans ma tête.

- Tu ne t'es même pas assuré si ta perceuse était en état de fonctionner ! Auras-tu assez de désinfectant pour nettoyer ce que tu tiens ? Et qui m'appartient ! Voleur ! Enfin, je te donne la permission de te l'accrocher autour du cou, puisque c'est ta nouvelle marotte.
- Peu importe pour l'eau de Javel, j'ai un de tes os.
- Si tu me l'avais demandé poliment, je ne te l'aurais pas refusé ! Quand on dit que la qualité première des Français est la politesse...

J'avais ce « truc » enroulé dans le chiffon... Je l'ai mis dans ma poche, en réprimant délibérément un spasme de répulsion. J'étais décidé à vérifier mon hypothèse. John s'est moqué :

- Il n'a pas nettoyé mon os, le petit Français ! Et il va l'emporter dehors, dans la rue !

Je n'ai rien répondu. J'ai enfilé la ruelle et je suis sorti du village. Il n'y a eu personne pour me demander où j'allais, comme ça, à poursuivre une idée fixe. Je n'ai pas ralenti. Mais John guettait. Il y avait comme un inquiétude dans sa voix...

- Où vas-tu ?

- Nulle part...

- Si ! ... Quoi ? ... Un chien... Des chiens... Quels chiens ?

- Une visite de courtoisie...

- Quels chiens ? Qui est ce Roméro ? Je m'attends à tout avec toi, maintenant !

- Roméro ? Un chasseur de sangliers...

- Quel chenil ? Quels chiens ?

- Le chenil du père Roméro. Il est à l'extérieur du village, au pied du rocher. Nous sommes bientôt arrivés...

- Explique-moi !

- Nous arrivons...

Il l'a su que nous arrivions, les quinze chiens du père Roméro braillaient à qui mieux mieux, croyant probablement que l'heure du repas avait été avancée. La voix de John a commencé à se rétracter...

- Pourquoi ces chiens ?

- Que penserais-tu d'une autre sorte de dilution ? Dans le genre : dilution « mentale » ?

- C'est-à-dire ?

- Par exemple : emmener ton sac d'os contre le grillage du chenil du père Roméro. Et moi à côté. Quelques heures... Un peu tous les jours... Un petit transfert, à la longue...

- Un chenil ? Et toi à côté...

- Oui ! Le père Roméro possède une meute. Derrière le grillage, ses quinze chiens vont te couvrir du regard à longueur de journées ! Qu'en penses-tu ? Un beau paquet d'interlocuteurs ! Et attentifs, avec ça. Je suis là, et de temps à autre j'exhibe ton bout de phalange, jusqu'à ce que l'association d'idée soit bien comprise de ces braves bêtes... Ça va leur donner des idées, c'est sûr ! Beaucoup de monde pour te disputer la place... Tu vas avoir du travail pour séparer le bon grain de l'ivraie avec tout ces « volontaires » !

J'ai sorti le petit paquet de ma poche et, lentement, à un mètre du grillage, j'ai commencé à dérouler le chiffon crapoteux... Milou, le chef de la meute, avait fait taire ses copains et amis et lorgnait attentivement mes mains. Mes mains, qui...

- Non !

- Alors ? Ton dernier mot ? Que choisis-tu ? Une compatriote, ou un sémillant arriviste de la Sous Préfecture ? Ou les pâmoisons de la meute à Roméro auraient-elles ta préférence ?

- Non ! Pas les chiens !

- On fait un essai ? J'accroche ton morceau de doigt à leur grillage ? Ou je leur fais seulement voir ? Renifler un peu...

- Non, pas les chiens !

- Donc : tu pouvais me libérer plus tôt. C'est vérifié. Je doutais un peu de ce prétendu droit d'exclusivité, vois-tu ! Bien... Alors, d'accord, mettons-nous en campagne.

**

C'est ainsi que je décidai d'une volée de courriers pour les entreprises en maçonnerie du coin, et d'un second envol de missives, bien plus considérable que précédemment, en direction des agences immobilières de toutes la région. Puis de celles de tout le pays. En les encourageant toutes, vivement, à diffuser mon offre de vente aux quatre coins de la Terre.

John suivait mes écritures et mes prospections d'agences dans la pile de Bottin qui chancelait sur le coin de mon bureau. Il savait maintenant, impuissant, que mon plan se réalisait au grand jour. Pourtant, il tentait de perturber mes phrases en intervenant sans cesse dans leur rédaction. Mais, impuissant, il baissa ses bras maigrelets quand la suite de fax se mit en branle. Vaincu, il me qualifia d'un « cochon de Français », puis lâcha son choix :

- Un américain ou un anglais...
- Ah, on en revient à ses premières amours !
- Bien obligé.
- Eh oui, ce n'est pas bien de s'imposer ! En récompense, j'attendrai pour la chape de ciment armée.
- Je n'y étais pour rien, c'est comme ça, tu étais le premier à voir ce qu'il restait de mon cadavre.
- N'insiste pas dans ce demi-mensonge, John ! Et puis, je ne regarderai plus, de toute ma vie, tout ce qui ressemblera, de près ou de loin, à un os, je te le garantis. Même une imitation en plastique !
- Mais tu penseras à moi quand tu seras mort, tu espéreras que l'on te regarde.
- C'est bien possible, mais je ne me résous pas à vivre avec quelqu'un dans ma tête. Alors ? Un compatriote ? C'est décidé ?
- Oui.
- Eh bien, voilà, tu deviens raisonnable ! Cependant... Cependant... Un petit détail me turlupine encore... Ce serait parfait si tu m'indiquais l'endroit exact du trésor, car toutes ces annonces vont me coûter une fortune.

Mon mort n'était pas si mort que ça, il m'a lancé un tonitruant : « Nuts ! » (**)

Quel raffut ! Quelques fois, j'en ai encore mal au crâne.

*

Ainsi, j'ai pu brader mon authentique bâtisse, quasiment un monument historique, à un artiste New Yorkais qui a voulu, en échange, absolument, me vendre un tableau de son cru. Une œuvre dont la seule perspective supportable, quant à son esthétisme, était de ne pouvoir se regarder que sur tranche. Alors je lui ai proposé un marché : un échange d'œuvres artistiques. Il a flanché lorsque je l'ai mené à cette sale vitre poussiéreuse qui obturait mon vieux puit ; j'avais peinturluré dessus, au blanc d'Espagne, quelques arabesque d'un graphisme assez sommaire (j'en conviens) mais très « aéré ». Un carreau de deux mètres sur deux, avec quelques taches de « propre » soigneusement transparentes : l'image subliminale devait être perceptible, évidemment. Il s'est exclamé en brillant au génie, puis a accepté l'offre

d'un prix de vente ridiculement bas pour ma maison. Le piège était très élaboré : j'acceptais de consentir un énorme rabais, à condition qu'il s'engage à suspendre mon « œuvre » dans son salon. Entre « artistes », il ne pouvait pas moins accepter ! Avec un œil pétillant d'humour, il m'a allongé une monumentale bourrade sur l'épaule en braillant : ok ! Puis il s'est ressaisi et m'a affirmé, d'un air pénétré, sa parfaite et illimitée solidarité entre « artistes contemporains ». Il en est ainsi, toujours, des relations entre génies, je l'appris ce jour-là. John, sous le carreau, implicitement, a été prié d'acquiescer en silence, c'était la meute du père Roméro ou son compatriote. Il n'a pas rechigné, j'ai senti, d'un seul coup, un grand vide dans mes idées. De haute lutte, j'avais imposé le silence à cette momie trop bavarde et conquis mon épaisse chape de béton !

L'affaire s'est conclue. Ainsi se termina ce morbide et cliquetant épisode de la crue du millénaire. Avec le produit de ma vente, j'ai racheté une maison en brique et parpaings sur une petite colline. Le premier ruisseau en est à cinq kilomètres, et son cours se situe à « moins trente deux mètres » en contrebas de ma future bicoque. J'ai vérifié sur le cadastre, vous le pensez bien ! Mais, maintenant, quand je suçote un os de lapin, je m'inquiète toujours, appréhendant si une suspecte odeur de serpolet ne va pas s'en venir me chatouiller –trop- agréablement les papilles, ou surgir une insolite et subite fringale pour les carottes du jardin du voisin. Sait-on jamais !

En conclusion, c'est certain, je ne recommanderais à personne de regarder un mort. Sauf si on l'a choisi, bien sûr ! Car, dans le cas contraire, comment reconnaître dans un anonyme sac d'os, si l'on a affaire avec une passionnée Iseut ou un acariâtre transfuge du Styx ? Un défunt inconnu, suspect, y avez-vous déjà pensé ? Non, évidemment. Imaginez que ce soit une Anglaise, dont les os, déjà avant sa mort, traversaient la peau, genre macchabée dont l'esprit révoltait n'importe quel être vivant normalement constitué ? Réfléchissez-y dès maintenant car, à qui pouvoir la refiler, dans ce dernier cas, je vous le demande !

De bons conseils : quand on vous reparlera d'apnée, méfiez-vous, et si une voix vous susurre qu'il pourrait être question de l'Achéron, dites-vous bien que vous venez d'Aldébaran, une étoile à soixante-huit années lumière de là, et que vous ne comprenez rien à rien de ce que l'on vous raconte. C'est simple : « Vous ne savez pas ce qu'est de l'eau ». N'en démordez pas ! Que vous ne l'avez jamais su et ne le saurez jamais ! En une phrase : « Que vous ne voulez pas le savoir »

Ce qui ne vous interdira nullement d'aller creuser au plus vite à la ruine du père Escardel, bien sûr, s'il reste le contenu d'une petite cuillère que je n'aurais déjà retourné au moins deux à trois fois. Mais ce n'est -là- qu'un dernier détail qui ne devrait pas vous démoraliser, n'est-ce pas ! Et pour les derniers, qui se croient toujours plus roublards que les autres (il y en a toujours), et qui trouveront malin de me faire l'insidieuse remarque qu'à une ruine il y a un « intérieur » et aussi un « extérieur », je leurs répondrais que : « Toute peine mérite salaire »

Personnellement, j'ai surtout remarqué deux autres corps de bâtiments encore plus endommagés par les ans, à cent mètres au-dessus, en plein bois. C'est là que des dizaines d'autochtones, tous les automnes, viennent piétiner pour ramasser leurs châtaignes.

De fort beaux châtaigniers, ma foi. Surtout celui ayant poussé sur le coin de la ruine, à l'extérieur : quatre-vingt ans, environ...

Notes :

taphophilie : attrait morbide pour les cimetières

« Nuts ! » : « des noix ! »

Achéron : un fleuve des Enfers

Van_malaerth_sf21@tiscali.fr

<http://www.van-malaerth-sf.fr/fm/>